Christophe Monié

Une histoire de l'assèchement de l'étang de Marseillette

La période Camman

1900-1942

Du même auteur :

Une histoire de l'assèchement de l'étang de Marseillette : la période Lawless – 1789 - 1844, édité en 2014.

Photo de couverture : carte postale de l'usine de Naudy, Narbo Editions, vers 1940

Préface

Dans les familles de Puichéric ou d'Aigues-Vives on se raconte encore les évènements qui ont émaillé la vie des « anciens ». Ceux-ci ont participé à l'histoire de l'étang de Marseillette.

Mais les derniers témoins atteignent le grand âge et il était temps de recueillir leurs souvenirs.

Monsieur Monié fait partie de cette génération qui a envie de faire revivre ce passé, persuadé que nous sommes tous ses héritiers. Ce passé doit résister à l'usure du temps, car il met en lumière l'effort que des générations ont fourni avec courage, ingéniosité, persévérance pour faire vivre contre vents et marées un territoire tout d'abord hostile.

Cette histoire remonte à la nuit des temps lorsque le Languedoc n'était qu'une vaste étendue lacustre, domaine du sel, des moustiques, des roseaux et de la malaria. Patiemment les hommes l'ont asséchée, irriguée, cultivée et nous ont laissé un territoire dont vous allez suivre l'épopée.

Marguerite Camman
Puichéric, le 25 novembre 2012

Sommaire

Préface 3
Sommaire 5
Introduction 7
Résumé de l'histoire de l'étang de Marseillette 9

1 – L'arrivée des Camman à Puichéric 13
2 – L'usine hydroélectrique 17
3 – L'électricité pour les travaux agricoles 22
4 – Les travaux dans l'étang 36
5 – La mise en culture 41
6 – La vie dans l'étang 43
7 – Le départ des Camman 48

Remerciements à : 49

Bibliographie non exhaustive 49

Annexe 1 : le labourage électrique 51
Annexe 2 : les recensements de 1926 57

Introduction

Ce livre est le fruit de mes recherches personnelles sur l'histoire de l'étang de Marseillette et de plusieurs heures d'entretiens avec M. Robert Camman et son épouse Marguerite. Robert est le fils de feu Joseph Camman, qui fut propriétaire du domaine de l'étang dans la première moitié du XXe siècle.

Quand cela n'est pas précisé, les textes sont issus des notes que j'ai prises lors de nos discussions. J'ai aussi eu la grande chance de me voir confier de nombreuses photos de cette époque : elles sont tellement belles que je les ai toutes intégrées dans ce livre, en respectant leur format d'origine. C'est la première fois que le public peut admirer cette magnifique collection de clichés.

J'espère que je saurai vous communiquer toute l'admiration que j'ai ressentie en apprenant tout ce qu'a accompli Joseph Camman pour l'étang de Marseillette. Peut-être que comme moi, vous ne pourrez plus vous promener dans l'étang asséché sans arrêter votre regard sur une rigole, un canal, un pont, une margelle en fer, une vanne d'irrigation, une rangée de cyprès, un champ immergé… toutes ces choses d'apparence ordinaire que je ne remarquais pas auparavant et qui m'évoquent désormais le travail et l'ingéniosité d'un homme soucieux du moindre détail. Car TOUT fut conçu, réfléchi, amélioré, perfectionné, construit pour faire de ce domaine une des exploitations les plus modernes de son temps.

Et si seulement vous pouviez vous aussi rêver d'une usine hydroélectrique de Naudy qui retrouverait sa splendeur d'antan !

Christophe Monié
Aigues-Vives, le 26 novembre 2012

Résumé de l'histoire de l'étang de Marseillette

Formation géologique

Dès le début de l'Ère Secondaire (il y a 220 millions d'années), le territoire français est sous les eaux, seul le Massif Central est émergé.

À la fin de l'Ère Secondaire (il y a 100 millions d'années), les continents commencent à se détacher, la mer effectue de nombreux va-et-vient dans notre région et dépose quantité de sédiments et de sel.

Tout au long du Tertiaire (de – 65 à – 2,6 MA) la mer se retire peu à peu, en creusant les vallées et laissant de nombreux bassins inondés.

Au Quaternaire (il y a 2,6 MA), pendant les dernières phases glaciaires, les terres sont asséchées (– 100 000 à – 10 000 ans) et le Languedoc-Roussillon est balayé d'Ouest en Est par des vents beaucoup plus violents qu'aujourd'hui et qui modèlent son paysage. Cette érosion éolienne va creuser dans les terrains les plus tendres de nombreuses cuvettes de forme ovale ou arrondie qui deviendront des étangs, dont la superficie totale dépasse les 20 000 ha. Citons Jouarres, Azille, La Redorte, Montady, Mas, Capestang, Vendres, Bages, Sigean… Tous ces étangs sont donc des dépressions éoliennes.

Description physique

Ainsi s'est formé le futur étang de Marseillette : une cuvette de 2 000 hectares, dont on a calculé que le vent avait déplacé 800 millions de m^3 de matériaux ! De nos jours, le sol est encore sablonneux à l'extrémité Est de l'étang : le sable y a été accumulé par le vent contre les coteaux qui délimitent l'étang à Puichéric.

Cette dépression éolienne reçoit les eaux d'un bassin versant naturel de près de 10 000 hectares : l'eau arrivée là ne peut plus s'en écouler et forme le plus grand étang de l'Aude. Avant son assèchement, sa profondeur peut atteindre 2 m.

L'étang mesure environ 6 km de long sur 4,5 km de large, avec un périmètre de 16 km. Il est partagé entre six communes : Marseillette, Blomac, Puichéric, Rieux-Minervois, Saint-Frichoux et Aigues-Vives.

Le Moyen-âge

Au Moyen-âge, l'étang est partagé entre les seigneurs locaux et le clergé. C'est une réserve de pêche, il fournit quelques plantes aquatiques et sert de prairie pour les vaches et les moutons en période d'eaux basses. Mais les populations sont décimées par les fièvres paludéennes et le choléra, véhiculés par les eaux saumâtres de l'étang et les moustiques qui pullulent : plusieurs tentatives d'assèchement échouent de 1302 à 1615.

Les propriétaires décident finalement de signer deux contrats en 1622 avec la famille Ranchin pour qu'elle assèche l'étang et le rende cultivable.

L'assèchement est effectué en 3 ans : on creuse une grande tranchée de 2,5 km environ qui part de l'étang et va jusqu'à l'Aude. Cette rigole de fuite draine les eaux saumâtres de l'étang vers l'Aude en passant par Puichéric : c'est la grande rigole de l'étang. Celui-ci est vidé en 1626.

Mais entre les années de procès, les guerres de religion en Languedoc sous Louis XIII, l'épidémie de peste de 1626 à 1632 et les inondations, la rigole n'est pas assez entretenue et l'étang s'inonde de nouveau. La famille Ranchin vient s'installer à Puichéric et fait construire le château de Fonfile (actuel domaine de Ranchin) vers 1645.

Le domaine change plusieurs fois de propriétaires, de 1650 jusqu'en 1789. Les plus célèbres sont Roudil de Berriac, maire de Carcassonne et l'ingénieur-astronome toulousain François de Garipuy.

Quand le Canal du Midi sera construit à partir de 1665, Pierre-Paul Riquet construira un pont-aqueduc afin d'acheminer les eaux du canal au-dessus de celle de la rigole de l'étang.

La Révolution

La situation est la même qu'au Moyen-âge : l'étang est complètement inondé et ses eaux stagnantes gangrènent la santé des villageois des alentours.

En 1801, l'Irlandaise Marie Anne Lawless rachète l'étang aux précédents propriétaires Howard et Wilkins et s'engage à l'assécher en 4 ans. À 40 ans, elle est la veuve de John Lawless et vient vivre en France avec ses trois enfants. Son mari (décédé en 1795) était un riche marchand en gros de produits lainiers à Dublin. Des rumeurs courent sur des liens entre la famille Lawless et Napoléon.

Trois nouvelles rigoles sont creusées et rejoignent la rigole de vidange des Ranchin, l'aqueduc de l'Aiguille est reconstruit, plus large et plus profond. Grâce à tous ces travaux, l'étang est de nouveau asséché en 1808.

On découpe l'étang en 20 métairies et on y construit des 18 bâtisses : le Magasin, Boriette, le Jardin, Plagette, la Jonction, Roquetrincade, la Gravière, Naudy, l'Isthme, Ferrand, le Loup, les Saliès, la Thibaude, Fonfile, la Vigne, Touzèle, la Resclause et la Rouquette.

Malheureusement, le sel remonte à la surface de nombreuses parcelles et ces efflorescences salines tuent la végétation. Mme Lawless subit et intente de nombreux procès avec les riverains de l'étang, contracte de nombreux prêts pour faire face à un coût des travaux plus importants que prévus et au coûteux mariage de sa fille avec le préfet de palais de Napoléon.

En 1824, elle hypothèque lourdement l'étang mais cela ne fait que retarder l'échéance. Comme elle ne peut plus rembourser ses dettes, la Caisse Hypothécaire entame une procédure d'expropriation des 1833. Marie Anne quitte l'étang et décède à Pau en 1838 (à 77 ans).

La Caisse Hypothécaire

À partir de 1844, la Caisse Hypothécaire est propriétaire de l'étang de Marseillette et décide de mener un ancien projet à bien, que Mme Lawless n'avait pu entamer faute de moyens. Pour laver les terres de son sel, il faut amener de l'eau de l'Aude dans l'étang par un tunnel creusé dans les coteaux qui les séparent.

Les travaux débutent en 1849 et l'inauguration du tunnel a lieu en 1851. Il mesure plus de 2135 m de long et a une pente totale de 4,27 m.

Grâce aux eaux de l'Aude apportées par le tunnel, l'étang de Marseillette ne manque plus d'eau pour irriguer ses champs et en drainer le sel.

Revente de l'étang

À partir de 1852, l'étang va connaître un nouveau morcellement : la Caisse Hypothécaire revend le domaine de l'étang, qui va encore changer souvent de propriétaires. Pendant des décennies, l'entretien des canaux est négligé et ils se bouchent, envahis par les limons et les plantes aquatiques.

À partir de 1875, de nouveaux associés emploient une très importante main d'œuvre pour nettoyer et assécher de nouveau les parcelles de l'étang. Pour amortir ce coup, ils revendent les terres au fur et à mesure des assèchements. 1000 hectares sont ainsi revendus de 1875 à 1900. De nouvelles métairies sont construites ou des anciennes renommées, elles portent le nom de leurs propriétaires, précédés du mot « Saint » : Saint Marc, Saint-Firmin, Saint-Joseph, Saint-Jean, Saint-André…

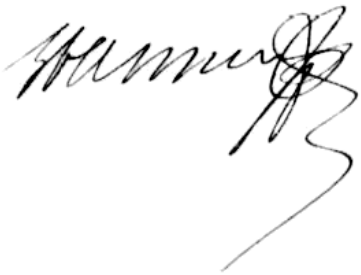
C'est à cette époque que l'on organise la distribution de l'eau dans toutes les parcelles par un réseau gravitaire : chaque terrain peut être irrigué, voire inondé, par un jeu de vannes qui permet de faire entrer l'eau ou de l'évacuer. La cohabitation de ces multiples propriétaires ne se fait pas toujours sans mal.

Vue aérienne de l'étang, mai 2008 (collection personnelle)

1 – L'arrivée des Camman à Puichéric

Wielfried Pierre Léon Camman (Léon est son prénom usuel, comme souvent l'est le troisième prénom au XIXe siècle), né en 1842 à Ginestas (Aude), devient notaire à Tarascon (Bouches-du-Rhône). Ses parents Joseph Camman et Marianne Bérar sont boulangers et propriétaires à Ginestas.

Léon épouse en 1874 Marie Seguin, fille de François[1], célèbre libraire imprimeur d'Avignon.



La signature de Léon Camman

Léon Camman et Marie Seguin habitent au n°1 de la grand'rue de Tarascon (la rue a depuis changé de nom, peut-être « Cours National » dans les années 1900).

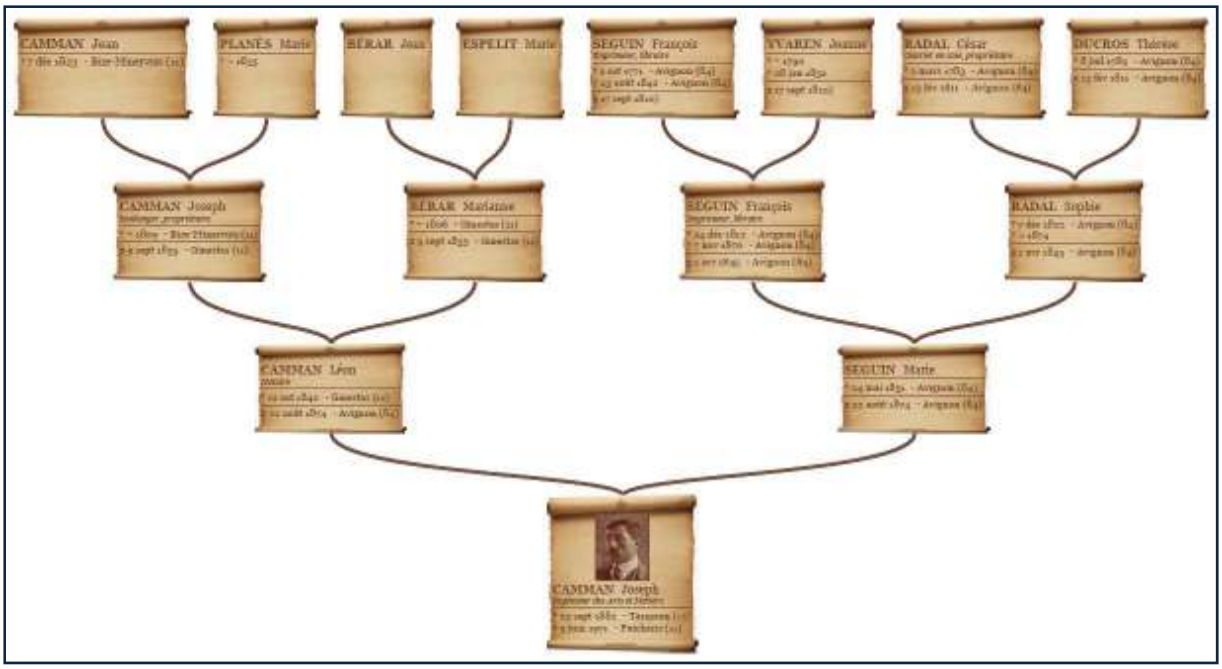
Carte postale du Cours National, vers 1900

Ils ont un premier fils en 1875, qui décédera à douze ans. Leur deuxième fils, Pierre, né en 1877, sera un brillant professeur de mathématiques, avec de nombreux manuels à son actif. En 1879 nait Marthe, mais elle décède en 1881. Leur quatrième enfant, Joseph

[1] François SEGUIN a notamment édité les œuvres de Frédéric Mistral et d'Alphonse Daudet et son arrière petit-fils, Pierre Boulle, est l'auteur des célèbres romans *La planète des singes* (1963) et *Le pont de la rivière Kwaï* (1952) adaptés tous les deux au cinéma.

(prénommé en fait Jacques Michel Marie Joseph), nait en 1882 à Tarascon. Léon et Marie auront ensuite Paul en 1888, décédé deux jours plus tard, puis Sophie, née en 1890.

Joseph devient ingénieur des arts et métiers à l'école de Reims, où il reçoit une formation de modeleur : il fabrique des pièces à partir de plans.



Ascendance de Joseph Camman sur 4 générations

Vers 1905, Léon envoie son fils Joseph au domaine de l'étang de Marseillette. Joseph a fini ses études d'ingénieur et doit se montrer trop « désœuvré » pour son père : les courses de moto du jeune homme ne doivent pas non plus le rassurer ! Peut-être que Léon Camman pense qu'il est grand temps de trouver un métier à son fils.

Joseph va donc résider au château du Magasin, chez un ancien notaire, Me Eugène Félix Sourdon. Vraisemblablement, Léon Camman a des intérêts dans ce domaine : il détient peut-être des parts dans la société de gestion du domaine, ou Félix Sourdon lui doit peut-être de l'argent.

Eugène Félix Sourdon (1823-1912) (collection Camman)[2]

Félix Sourdon est le dernier associé vivant de la société *Sourdon, Digoin et Brunet* qui a racheté l'étang dans sa totalité en 1875 et 1880. Il a revendu d'année en année plus de la moitié des terres de l'étang et il est désormais administrateur de la *Société de l'étang de Marseillette* (ainsi désigné dans le journal *l'Express du Midi* du 18 novembre 1911).

Il est né dans l'Eure (Haute-Normandie) en 1823, le troisième fils d'une famille de cultivateurs. Célibataire, il va passer ses dernières années au Magasin, au sein de la famille Camman. Il décède en 1912, âgé de 89 ans et il est inhumé dans le caveau familial des Camman à Puichéric.

Au recensement de 1906 à Puichéric, Félix Sourdon et Léon Camman se qualifient de « rentiers » et vivent dans la métairie du Magasin.

1	Sourdon	Eugène Félix	1823	[illegible]	F	chef de mén.	rentier	
2	Camman	Joseph	1882	Camman	F	mon parent	rentier	
3	Hourcq	Célestes	1840	[illegible]	F	mon parent	cuisinier	Sourdon
4	Bertrand	Jeanne	1861	Cuba	F	mon parent	cuisinier	Sourdon

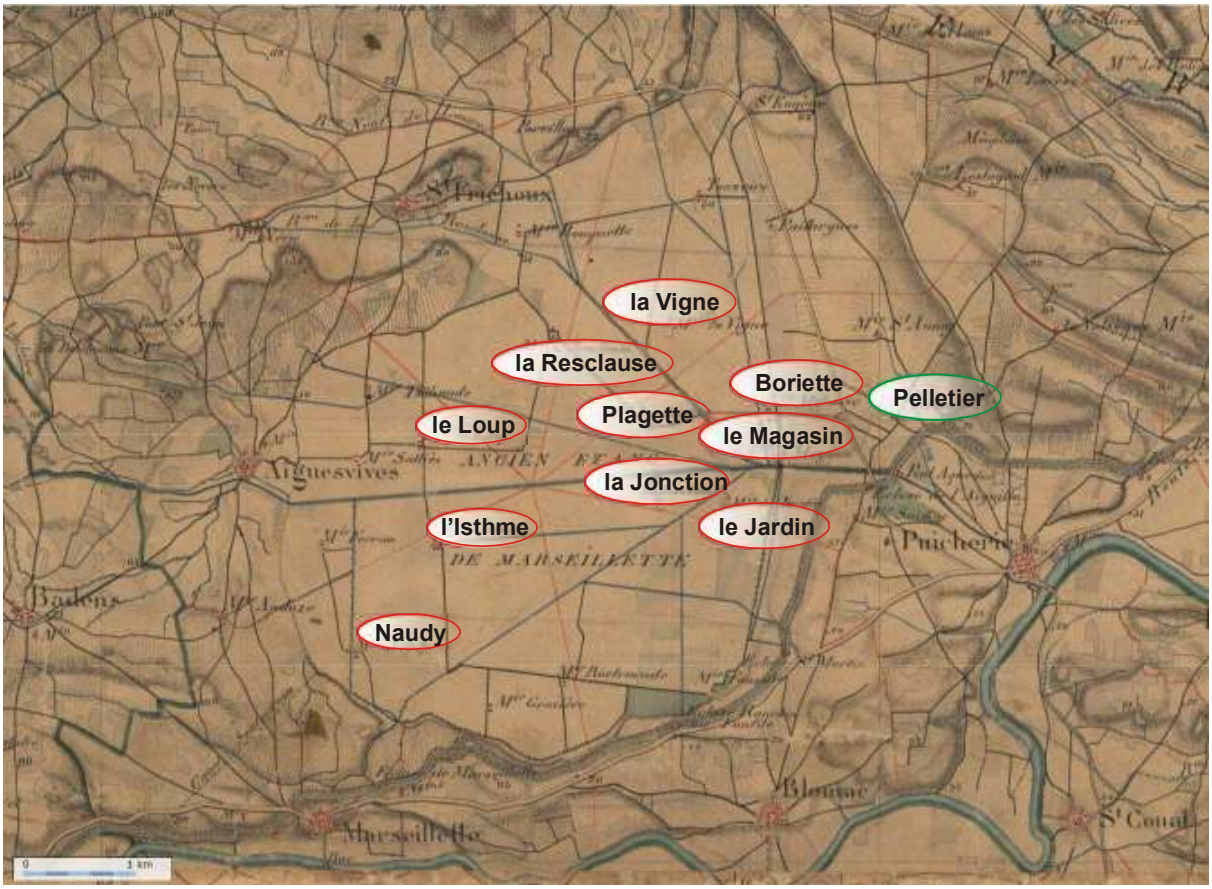
Extrait du recensement de Puichéric, 1906 (Archives Départementales de Carcassonne, cote 6MD344)

Joseph Camman rencontre Henriette Sibade, dont la famille est propriétaire du domaine de Pelletier à Puichéric. Ils se marient en 1908 à Narbonne et après la mort d'Eugène Sourdon en 1912, ils deviennent propriétaires (d'abord en indivision avec Sophie Camman, sœur cadette de Joseph) de 820 hectares sur l'étang de Marseillette.

[2] Les photos de la « collection Camman » ont pour la plupart été prises et développées par Mme Henriette Camman.

Le domaine est composé de dix métairies : le Magasin, Jonction, le Jardin, Plagette, Boriette (sur la commune de Puichéric), la Resclause (à Saint-Frichoux), l'Isthme, Naudy (à Marseillette), la Vigne (à Rieux-Minervois) et le Loup (sur Aigues-Vives).

Les voici mises en évidence sur cette carte d'état-major (avec en vert le domaine de Pelletier) :



Carte d'état-major, 1851 (source : geoportail.fr)

2 – L'usine hydroélectrique

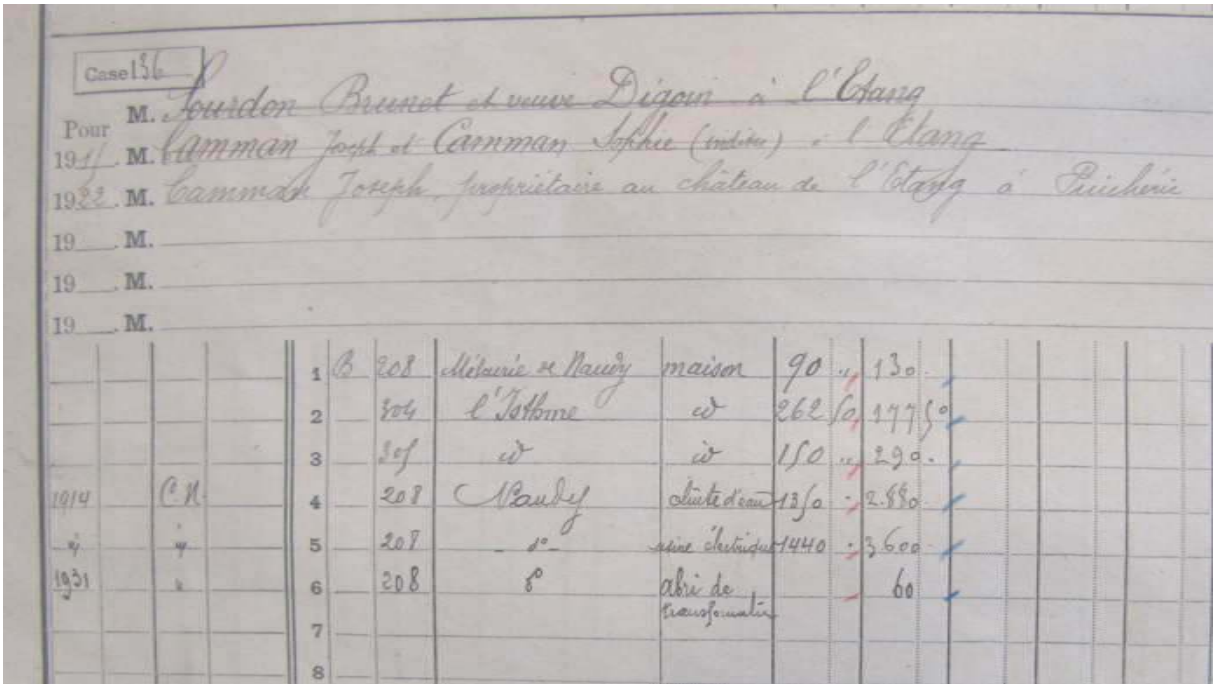
En 1912, Joseph Camman a l'idée d'utiliser les eaux de l'Aude qui arrivent du tunnel avec un débit de 2 m^3 par seconde pour produire de l'électricité.

Il y construit l'usine hydro-électrique après avoir ajouté une retenue d'eau dans les 300 derniers mètres du tunnel pour élever le niveau de 1 mètre et donner ainsi plus de débit.

Il fait notamment venir des ingénieurs allemands, qui lui conseillent de produire de l'électricité à haute tension (5000 V) afin de faciliter son « transport ». De l'usine partira un réseau de lignes à haute tension qui vont alimenter toutes les métairies en électricité.

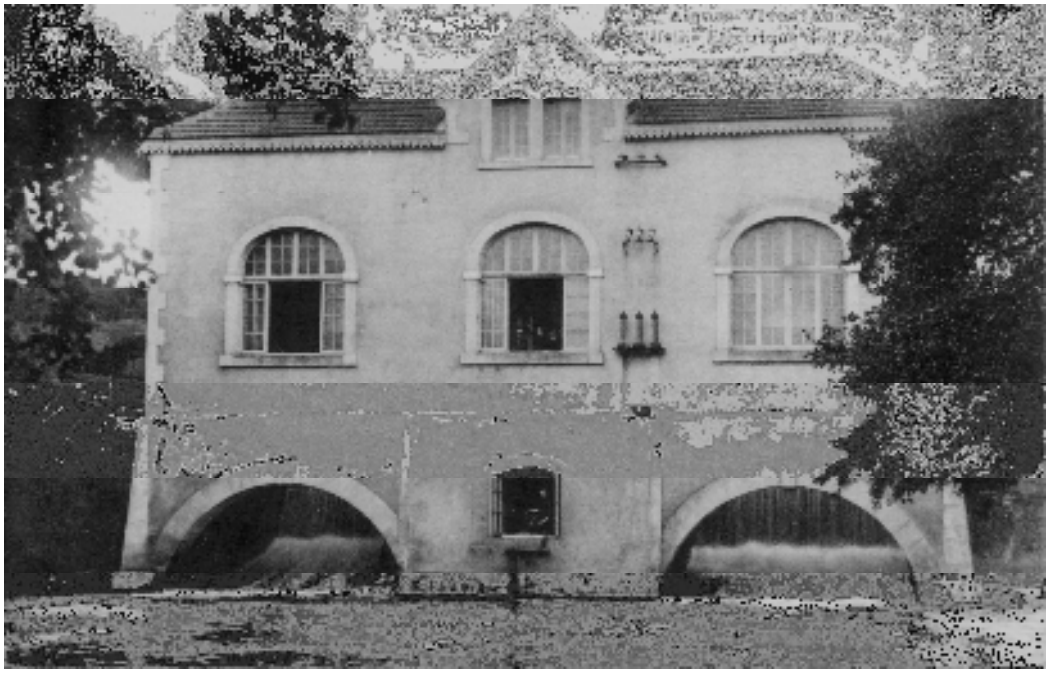
Joseph Camman près du panneau de contrôle de l'usine (collection Camman)

Comme l'atteste l'extrait de la matrice cadastrale de Puichéric, l'usine est terminée et opérationnelle en 1914. On peut lire sur la photo ci-dessous, ligne 5, 1914 / CN (Construction Nouvelle) / Naudy / usine électrique.



Extrait du cadastre de Puichéric (Archives Départementales de Carcassonne, cote PW 5823)

Ces deux cartes postales montrent que le bâtiment est de toute beauté et représente un fleuron du patrimoine industriel de l'Aude, même si – hélas – il n'est plus entretenu de nos jours comme il le mériterait…



Carte Postale de l'usine, éditions Bibet Henry, vers 1925

Autre carte Postale de l'usine, Narbo éditions, vers 1940

Quand Joseph est mobilisé en juillet, il laisse à son épouse des instructions écrites pour faire fonctionner l'usine. L'eau de l'Aude prélevée à Marseillette est acheminée sur 2 160 m dans le tunnel. L'eau captée pour produire l'électricité est ensuite évacuée dans le bassin devant l'usine, par une conduite qui sort sous le niveau de l'eau, entre les deux arches que l'on voit sur la façade. Ces deux ouvertures laissent passer le surplus d'eau non utilisé par la turbine.

Par la petite fenêtre du bas, les ouvriers suspendent parfois un grand panier en fil de fer au dessus du bassin. Surement à cause des remous provoqués par les différentes sorties d'eau, les poissons sautent hors de l'eau et retombent dans le panier, une pêche facile !

Arrivée à l'usine hydroélectrique, l'eau de l'Aude entraine une turbine de 100 CV (située au niveau le plus bas de l'usine). La turbine fait tourner le rotor de l'alternateur du 1er étage par l'intermédiaire d'une énorme courroie (voir photo ci-dessous, à droite). Ce rotor est constitué de bobines de cuivre qui doivent être traversées par un faible courant électrique continu pour produire à l'intérieur de l'alternateur un champ magnétique (comme une dynamo de vélo, mais les bobines remplacent les aimants). L'excitatrice montée sur l'arbre de son rotor fournit ce courant continu. Les variations du champ magnétique provoquées par la rotation du rotor produisent le courant électrique.

Vue de l'extérieur entre le tunnel et l'usine (collection Camman)

L'excitatrice à gauche et l'alternateur à droite, avec l'énorme courroie qui descend jusqu'à la turbine (collection Camman)

Suivant la quantité de courant désirée, on utilise le régulateur (voir photos ci-dessous) : en tournant un volant, on agit sur l'orientation des pales de la turbine, lui donnant plus ou moins de prise à l'eau du tunnel. Ainsi, on accélère ou ralentit la turbine, ce qui régule du coup la quantité d'énergie électrique produite par l'alternateur.

L'intérieur de l'usine, avec le régulateur au premier plan, l'alternateur au fond (collection Camman)

Ainsi, les métairies sont toutes équipées d'un poste transformateur et alimentées en électricité. Elles sont en outre toutes reliées par un circuit interne de téléphones permettant de joindre les autres métairies et l'usine hydroélectrique. Les villages alentours s'éclairent encore au gaz à cette époque !

Il existe toutefois une sorte de « couvre-feu » : les enfants des métairies doivent terminer leurs devoirs avant 22h00 (approximativement) car l'électricité est coupée pour la nuit.

3 – L'électricité pour les travaux agricoles

Joseph Camman conçoit aussi sur sa table à dessins d'énormes treuils électriques. Il en fait fabriquer deux, dans l'usine Carrière-Guyot à Carcassonne, rue Antoine Marty, près de l'ancien cinéma l'Odéum. M. Guyot, ancien forgeron de La Redorte, s'était lancé dans la fabrication de charrues défonceuses en 1902. Sa fille ayant épousé un ingénieur des Arts et Métiers dénommé Joseph Carrière (1881-1952), l'entreprise est passé peu après au stade industriel sous l'appellation Carrière-Guyot. Dans un article de *La Dépêche du Midi* en mars 2010, on cite le témoignage d'un ancien ouvrier de l'usine :

« A ce moment (au début de 1914), on construisait un treuil pour les charrues à défoncer, actionné par un gros moteur électrique de 100 chevaux environ pour M. Camman à l'étang de Marseillette, une grande propriété où tout était électrique… Ce moteur actionnait un grand tambour de fonte sur lequel s'enroulait et se déroulait un gros câble d'acier qui tirait une charrue à défoncer. On ne put terminer ce joli travail car c'était en juillet 1914. Le samedi soir, à tour de rôle, on nous paya la semaine en louis d'or de 20 francs, et ce fut les derniers que je vis : c'était le 31 juillet 1914 ».

L'usine est très connue dans son quartier, car son marteau-pilon émet des bruits assourdissants du matin au soir, rendant toute grasse matinée impossible aux alentours !

Deux photos prises dans les usines Carrière-Guyot, vers 1900, par la Société d'Études Scientifiques de l'Aude

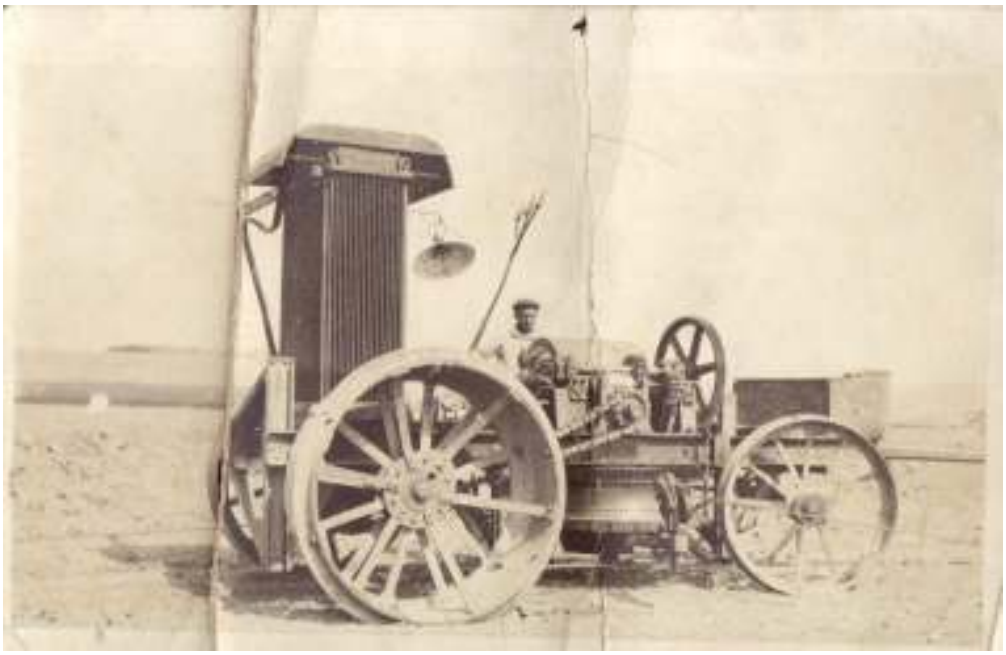
Les treuils ainsi produits pèsent une vingtaine de tonnes et ont une puissance de 60 à 100 chevaux. Leur mise au point prend plusieurs années : amélioration du système d'enroulement du câble, ajout d'un moteur thermique pour un déplacement autonome, d'un toit (pour protéger les ouvriers du soleil ?)…

Comme pour l'usine électrique, Joseph Camman se met en relation avec d'autres ingénieurs de différents pays (Allemagne, Tunisie, Pays-Bas…) qui ont de l'expérience dans le domaine des treuils électriques, utilisés essentiellement dans les très grandes exploitations. Dès 1879, la société allemande Siemens-Halske avait fait la démonstration de labourage électrique avec des machines Gramme (inventeur belge de la dynamo) : à plusieurs reprises,

Joseph Camman aura recours à l'expérience d'ingénieurs allemands pour l'aider à concevoir son réseau électrique et ses multiples utilisations.

Ci-dessous, une carte postale envoyée de Tunisie à M. Camman, le 20 novembre 1912. Il est écrit au dos :

« Tunis le 20/11/12. Je viens de voir propriété possédant labourage électrique. Il me dit que vous feriez bien de venir le voir pour éviter mauvaise combinaison électrique. Pas de ligne basse tension. Transformateurs sur treuils pour éviter poids cuivre. Je ne perds pas mon temps ici. Je me documente. Pars demain pour Alger. Amitiés. Signé Harmin[3] ».



Carte Postale d'un treuil en Tunisie, avec transformateur intégré (collection Camman)

Le labourage électrique existe donc un peu partout dans le monde, comme le montrent plusieurs documents (publicités, cartes postales, objets de collection…) rassemblés dans l'annexe 1.

Les moteurs électriques des treuils ont une telle puissance que la difficulté est leur démarrage. Joseph Camman utilise de puissants rhéostats[4] venus d'Allemagne.

[3] La signature est peu lisible

[4] Un rhéostat est un appareil permettant de régler l'intensité du courant électrique passant dans un circuit, il est utilisé dans des appareils nécessitant de hauts voltages.

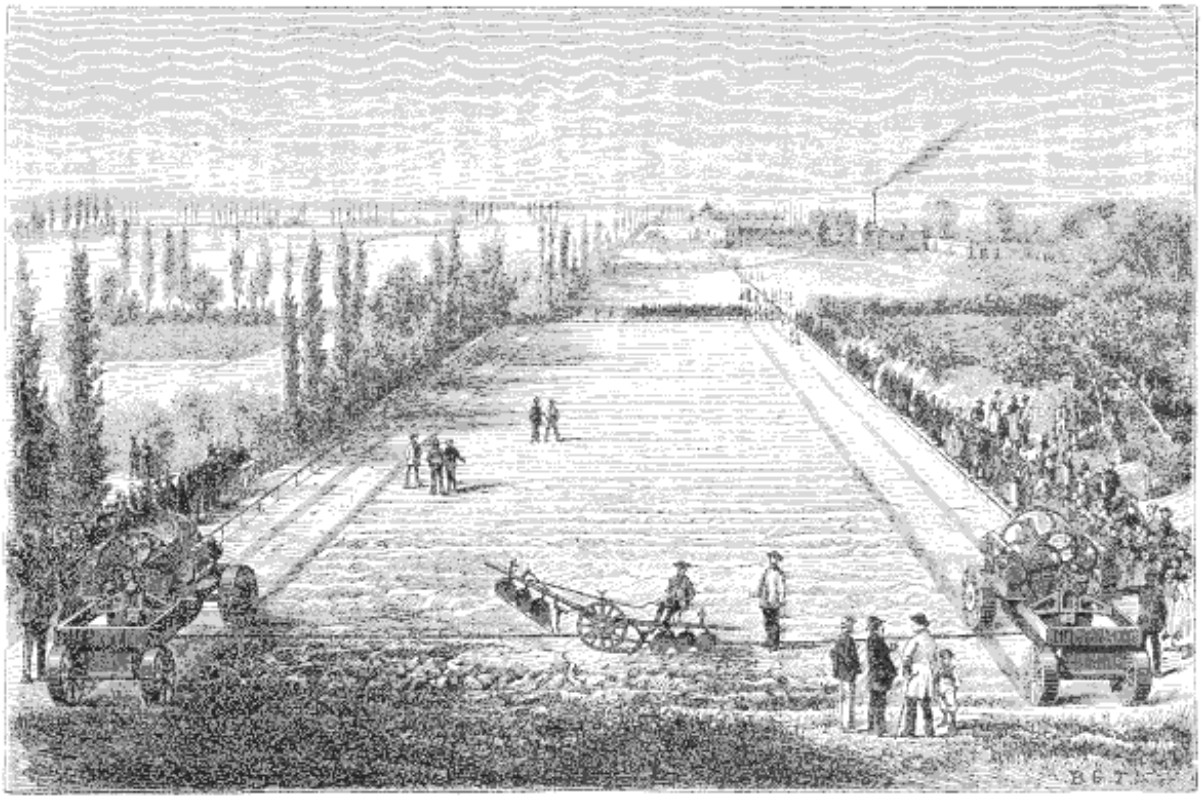
Les treuils sont tirés par des bœufs et amenés jusqu'aux champs que l'on veut labourer. Plus tard, ils seront équipés de moteurs thermiques leur permettant de se déplacer sans bœufs : Joseph Camman n'aime pas utiliser des animaux, ce n'est vraisemblablement pas assez moderne pour lui !

Les treuils tirés par les bœufs (collection Camman)

On installe un transformateur et deux treuils, un de chaque côté du champ. On avertit les ouvriers de l'usine électrique pour qu'ils arrêtent l'électricité. Le transformateur est alors branché à une ligne à haute tension (environ 5 000 V) et produit du courant en basse tension (autour de 400 V) pour alimenter les treuils.

Transformateurs sur le terrain (collection Camman)

Cette gravure de 1879, tirée d'un long article de la revue scientifique *Nature*, illustre très bien la méthode avec ses treuils de chaque côté du champ.

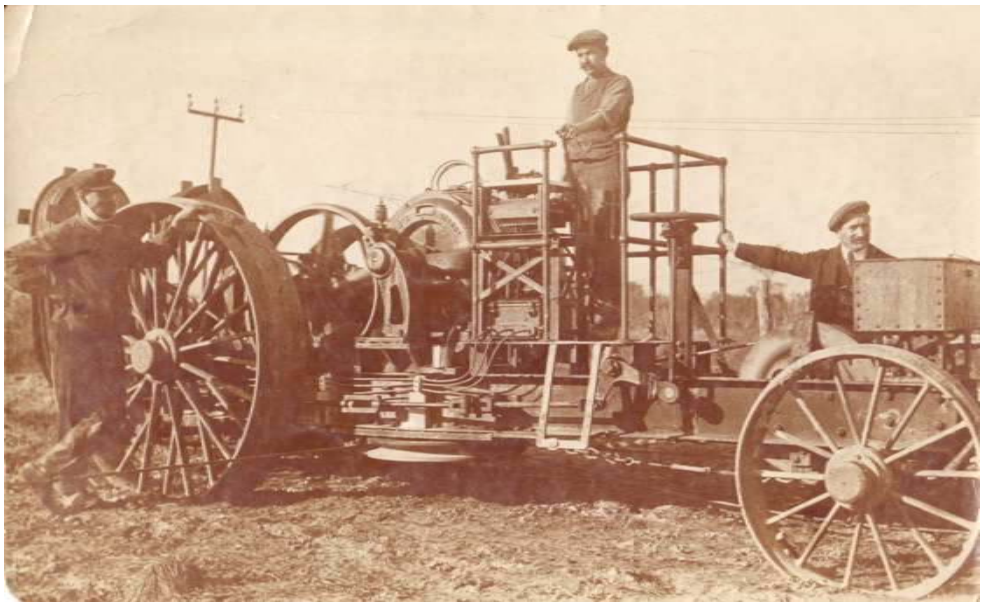


Gravure dans la revue scientifique Nature, n°140, année 1879

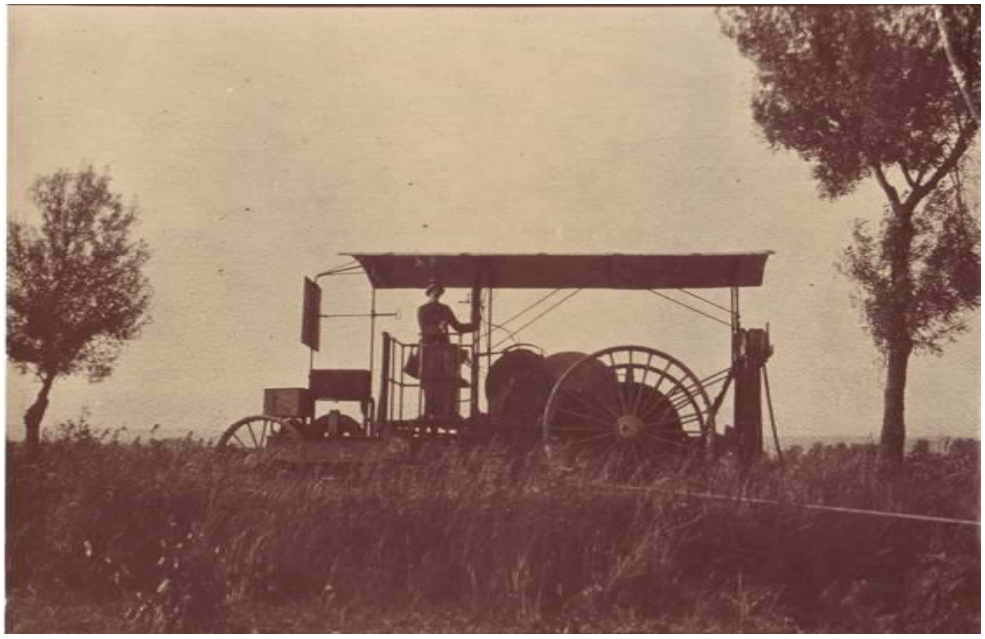
Sur le premier des treuils, un long câble métallique d'environ 500 mètres de long est déroulé à travers le champ. Sur le deuxième treuil, un autre câble est enroulé sur une grande bobine en fonte. Ces câbles sont alors attachés à chaque extrémité de la charrue à bascule.

Le moteur du premier treuil enroule son câble sur la bobine et tracte ainsi la charrue sur toute la largeur du champ. En même temps, l'autre câble de déroule. Quand la charrue arrive au premier treuil, on inverse la manœuvre pour creuser un nouveau sillon.

Sur cette photo, le treuil n'a pas encore de moteur pour s'auto-tracter, ni de toit. Sous le treuil, on peut voir la poulie horizontale et le câble tendu vers la charrue. En arrière-plan, on aperçoit un poteau électrique des lignes à haute tension qui sillonnent le domaine.



Une des premières versions du treuil (collection Camman)

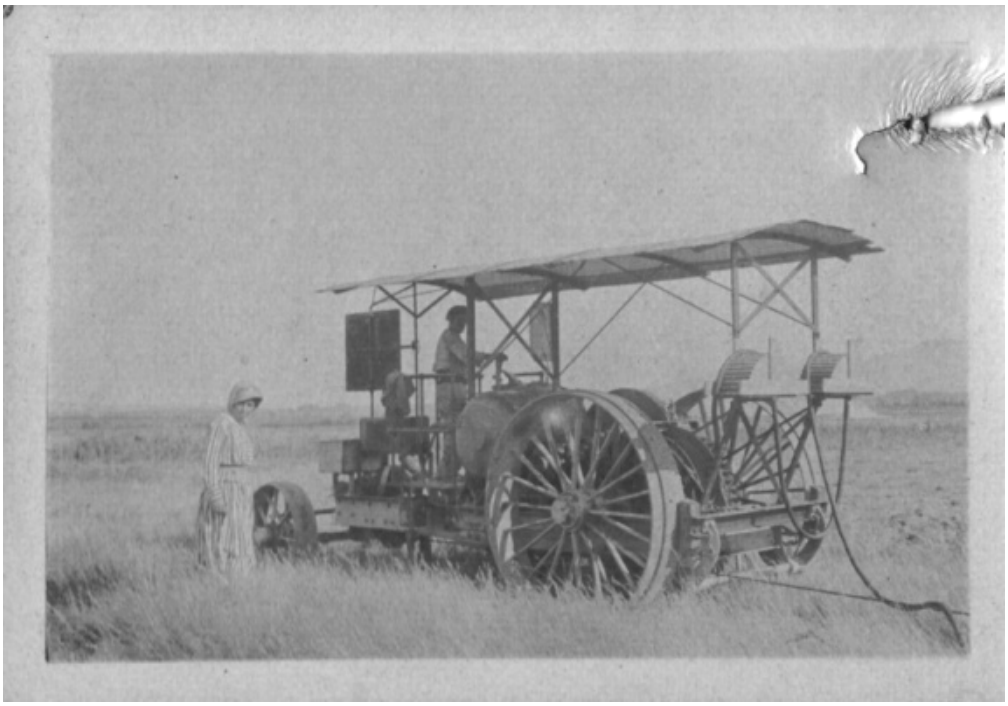


Une amélioration de confort : le toit (collection Camman)

Les photos suivantes montrent d'autres améliorations apportées aux treuils, notamment le moteur thermique dont on voit le ventilateur sur le premier cliché. Les treuils s'affranchissent ainsi du tractage par les bœufs, sans pour autant aller plus vite !

Les treuils améliorés avec moteur et toit (collection Camman)

Sur les deux vues suivantes, on distingue très bien les câbles électriques portés à l'arrière des treuils et qui rejoignent un transformateur relié aux lignes à haute tension. Est-ce Henriette Sibade (épouse de Joseph Camman) sur ces deux photos ?



Un treuil avec toit, mais pas encore de moteur thermique (collection Camman)

Entre les deux roues arrière, la grosse bobine de câble mue par deux énormes roues dentées (collection Camman)

Le principal souci technique de ces treuils est l'enroulement du câble de traction : soumis à une pression de plusieurs tonnes lorsqu'il tire une charrue, il s'enroule mal autour de sa bobine. Un premier système est constitué d'un bras métallique qui par va-et-vient répartit l'enroulement du câble, mais soumis à cinq tonnes de pression, il y a beaucoup de casse. Après plusieurs essais, Joseph Camman conçoit un système efficace : le puissant moteur électrique fait tourner une grosse bobine horizontale placée le long de l'essieu des grandes roues arrière (par l'intermédiaire d'engrenages qui démultiplient sa force). En tournant, cette bobine entraîne le câble de halage qui va d'abord passer par une poulie verticale située à l'avant. Le câble passe ensuite par la gorge d'une grande poulie horizontale placée sous le ventre du treuil et de là il est arrimé à la charrue à bascule.

Les treuils « dernière génération » avec toit et moteur (collection Camman)

Quand la charrue arrive au bout du champ, un signal (appelé mire) est hissé sur le toit du premier treuil pour signaler au second qu'il peut commencer à tracter la charrue de son côté.

Un treuil avec la mire levée (collection Camman)

La charrue est à bascule : elle possède deux socs, un de chaque côté de son essieu, et n'a donc pas besoin de faire demi-tour. Le conducteur de la charrue change seulement de siège, la charrue bascule et repart dans l'autre sens ! Un volant permet au conducteur de la diriger.

Les charrues à bascule trisoc (collection Camman)

Alors que dans toute la France, on laboure par la force des bœufs ou des locomobiles à vapeur, le domaine de Marseillette défonce ses champs à l'énergie électrique ! D'ailleurs, le domaine reçoit de fréquentes visites du préfet et de personnalités importantes venues découvrir le « far-west » audois.

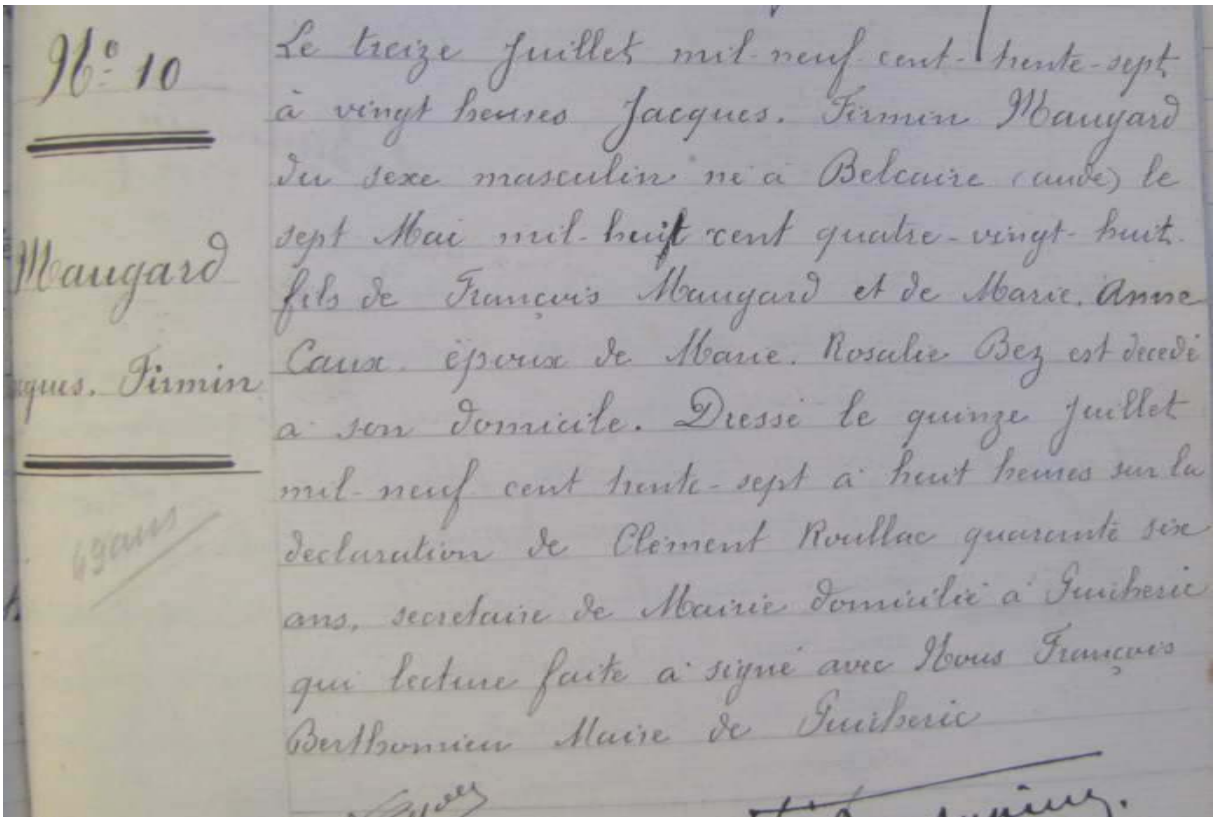
Bien entendu, les ouvriers de l'étang ont des consignes strictes afin d'éviter tout accident en manipulant le réseau électrique. Il est toutefois impossible de garantir à 100 % la sécurité quand les ouvriers passent autant d'heures en contact avec de la haute tension.

Le 13 juillet 1937, Jacques Maugard, contremaître des lignes électriques du domaine, finit avec son équipe habituelle (dont Eloi Escande et Vincent Manuel) le labour d'un champ. Il faut donc que Jacques déconnecte un treuil électrique du transformateur. Il monte à une

échelle pour couper l'électricité, mais tombe sur les lignes électriques. Manuel, occupé à combler un fossé pour le franchir avec le treuil, entend la plainte de son chef d'équipe et le voit accroché aux fils. Il agite alors son mouchoir vers les responsables du transformateur, qui coupent le courant. Mais il est trop tard, Eloi et Manuel tentent en vain la respiration artificielle sur leur collègue électrocuté[5].

Jacques Maugard, né en 1888 à Belcaire, s'était marié en 1913 avec Rosalie Bez. Le couple trouva d'abord du travail à Salsigne. Pendant la guerre, Jacques fut fait prisonnier, dans les environs du lac de Constance et son épouse revint vivre à Belcaire, où elle accoucha de leur fils en 1914. En juillet 1919, ils virent vivre et travailler à l'étang. Jacques y fut d'abord simple ouvrier agricole, puis devint chef du labourage à l'électricité sur le domaine où il était tenu, semble-t-il, en estime par M. Camman (la tradition familiale dit que ce dernier lui avait offert une montre !).

Jacques avait le projet d'ouvrir un petit magasin d'électricité à Carcassonne. Son fils unique Louis est devenu instituteur.


N° 10

Maugard

gues. Firmin

Le treize Juillet mil-neuf cent-trente-sept à vingt heures Jacques. Firmin Maugard du sexe masculin né à Belcaire (aude) le sept Mai mil-huit cent quatre-vingt-huit. fils de François Maugard et de Marie. Anne Caux. époux de Marie. Rosalie Bez est décédé à son domicile. Dressé le quinze Juillet mil-neuf cent trente-sept à huit heures sur la declaration de Clément Roullac quarante six ans, secretaire de Mairie domicilié à Puiberic qui lecture faite a signé avec Nous François Berthomieu Maire de Puiberic

Acte de décès de Jacques Maugard (Archives Communales de Puichéric)

[5] Le récit est basé sur le procès-verbal de gendarmerie qui contient les témoignages d'Eloi Escande et Vincent Manuel, que nous a communiqué la petite-fille de Jacques Maugard.

Voici une série de trois photos qui semblent avoir été prises le même jour et qui illustrent bien le va-et-vient des charrues à bascule. Les treuils semblent être de « 1ère génération », ils n'ont ni toit ni moteur thermique.

La charrue en plein champ (collection Camman)

Arrivée de la charrue vers le treuil qui la tracte (collection Camman)

« Demi-tour » et départ de la charrue vers l'autre treuil (collection Camman)

Pour finir, ces cinq photos grand format de toute beauté étaient peut-être les mêmes qui furent un temps affichées dans l'usine.

Sur le premier cliché, on remarque que le treuil n'a pas encore de moteur pour se déplacer, mais il est déjà doté d'un toit. Entre l'ouvrier et les grandes roues arrière, il y a le moteur électrique, alimenté en courant par le câble que l'on voit pendre à l'arrière. Entre les deux grandes roues, on distingue la bobine d'enroulement du câble de halage. Au fond à gauche, la charrue semble s'approcher du treuil. On peut voir aussi le massif de l'Alaric en arrière-plan, à droite.

Sur la deuxième photo, la charrue prend la pose et nous permet d'observer les deux sièges et les volants correspondants. Un des deux messieurs coiffés d'un canotier est-il Joseph Camman ? On peut voir le profond sillon déjà creusé par la charrue et tous les roseaux en arrière plan qui attendent d'être arrachés. Les premières années, quand sont lancés les grands travaux de labour, les terres de l'étang sont envahies de roseaux. On voit bien sur la photo qu'ils ont poussé jusqu'à hauteur d'homme.

(collection Camman)

Encore un bon aperçu du sillon profond et large creusé par le soc de la charrue Carrière-Guyot. On imagine sans mal le craquement impressionnant des roseaux brisés. L'ouvrier (ici distrait par le photographe dont on voit l'ombre en bas à gauche) contrôle en permanence la direction de sa charrue grâce au volant. Au fond, à côté du treuil, une dame se protège du soleil avec une ombrelle, peut-être encore l'épouse de Joseph Camman ?

(collection Camman)

Sur cette dernière photo, on distingue très bien le câble tendu au premier plan qui hèle la charrue et le câble détendu au sol près du treuil qui suit la charrue.

(collection Camman)

on peut lire « Guyot S et C » sur la charrue (collection Camman)

4 – Les travaux dans l'étang

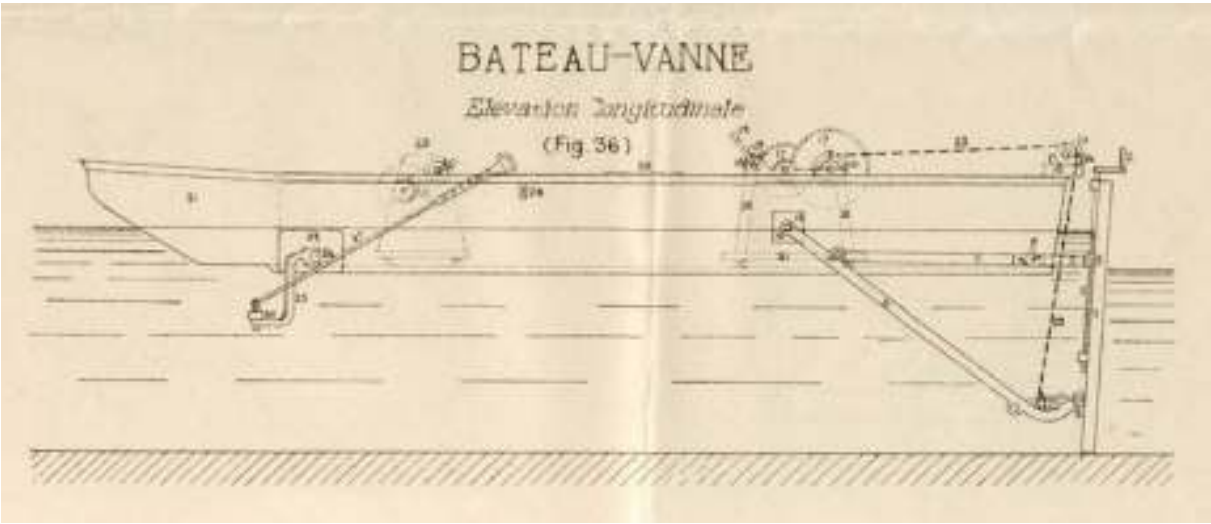
Il semble que le domaine de l'étang est en piteux état quand Joseph Camman le prend en mains : son entretien, confié petit à petit aux différents propriétaires de l'étang, a été négligé. L'histoire se répète : dès que l'étang est morcelé, il devient difficile de le rentabiliser.

Grâce aux eaux de l'Aude apportées par le tunnel, l'étang de Marseillette ne manque pas d'eau pour irriguer ses champs et en drainer le sel. Mais par manque d'entretien, l'eau est mal utilisée par endroit et après de fortes pluies, elle s'accumule, stagne et rend les terres impropres à la culture. La végétation aquatique envahit les fonds des canaux et finit par les obstruer. Les limons s'accumulent et réduisent la profondeur des ruisseaux.

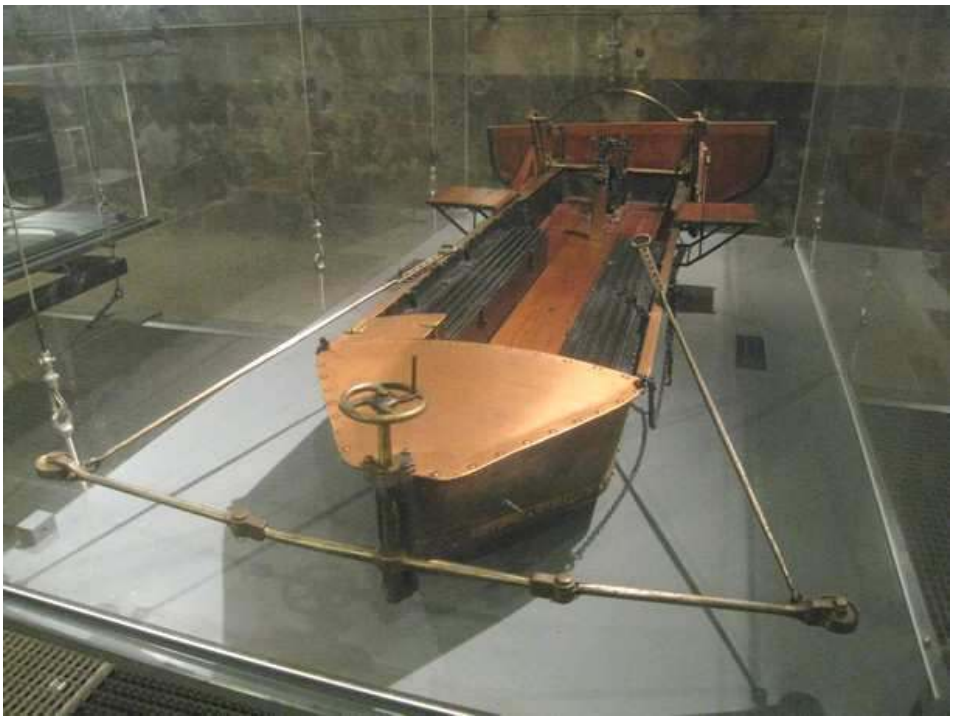
Henriette Sibade racontait qu'enfant (entre 1890 et 1900), elle devait prendre de la quinine quand elle venait pour les vacances vivre au domaine de Pelletier à Puichéric : le risque de paludisme était encore grand et hantait les esprits.

Joseph Camman s'ingénie à trouver une solution à tous ces problèmes. Il va employer en permanence une dizaine d'ouvriers pour entretenir et améliorer les canaux existants, mais aussi en creuser de nouveaux : il faut amener l'eau partout et aussi l'évacuer de façon plus efficace. Les rigoles qui amènent l'eau sont appelées des bésalières. Quand un canal n'est pas assez profond car il a atteint le rocher, on utilise la dynamite.

Pour évacuer les limons et les plantes aquatiques, on a recours depuis quelques années à des barques en bois à fond plat. Ce serait Charles Digoin, associé d'Eugène Sourdon dans les années 1890, qui aurait adapté le système utilisé pour curer certaines galeries des égouts de Paris. Ces bateaux-vannes ont à leur proue une lame qui, au moyen d'un engrenage, peut être abaissée de manière à barrer presque entièrement la rigole à curer. L'eau s'élève alors en arrière, passe avec violence sous la vanne et, par deux ouvertures qui y sont ménagées, chasse les matières qu'elle rencontre et fait elle-même, par sa pression sur la face amont de la vanne, avancer le bateau.



Plan longitudinal d'un bateau-vanne (source : http://ptolemaeus.canalblog.com)



Un bateau-vanne exposé au musée des égouts de Paris

Visite des égouts de Paris, vers 1910

Joseph Camman perfectionne encore le système en remplaçant les barques de bois par des modèles en fer (peut-être que les anciennes barques en bois étaient abimées ou pourries). Les canaux seront curés régulièrement en utilisant ces « barques ». Suivant la largeur du canal à nettoyer, on couple jusqu'à trois barques entre elles à l'aide d'un chevron. Le devant des barques présente une grande lame de fer. On déploie de chaque côté de l'embarcation deux autres lames (les ailes) qui effleurent les berges. Ces ailes n'existaient pas sur les bateaux des égouts de Paris, car leur lame de proue épousait les parois régulières des canaux d'égout. Elles ont dû être ajoutées pour s'adapter aux berges forcément irrégulières des canaux de l'étang.

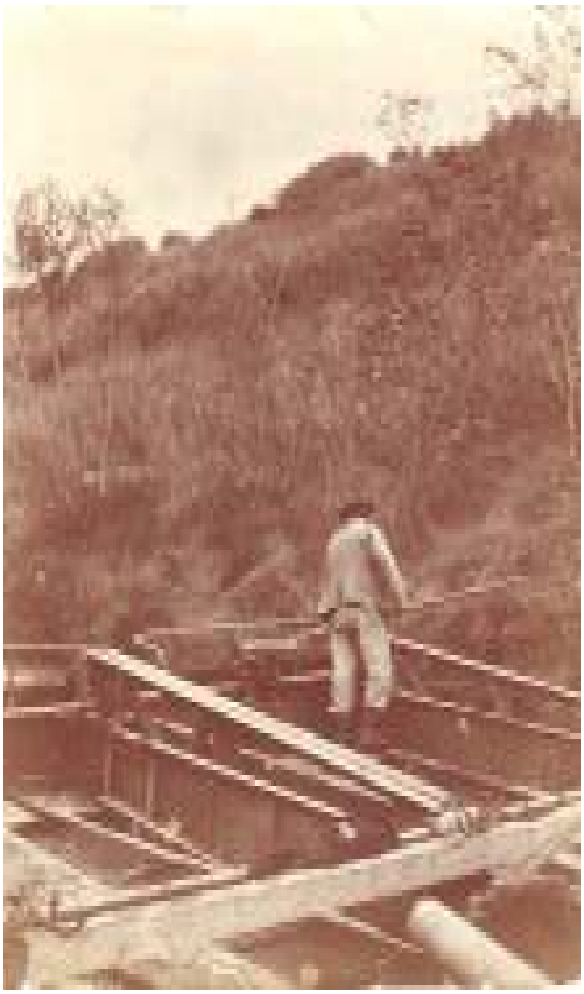
L'eau s'accumule contre ces lames et le bateau avance dans le sens du courant, mû par la pression de l'eau dont le niveau s'est élevé d'une cinquantaine de centimètres derrière les lames. Un volant actionne une crémaillère afin de baisser ou relever des sas sur les ailes latérales, un peu à la façon d'une écluse. Cela permet de réguler la pression de l'eau et ainsi la vitesse des barques. Si l'embarcation se bloque, on fait osciller le bateau de droite à gauche en poussant contre les berges deux poteaux en bois placés à l'arrière. La vase est évacuée vers l'Aude, ainsi que les anguilles et les poissons, ce qui permet de formidables pêches : les jours de curage, les habitants de l'étang reçoivent des poissons par sacs entiers !

Deux barques couplées, avec les ailes latérales déployées devant et les poteaux en bois derrière (collection Camman)

Voici un extrait du livre de Jean Girou, *l'itinéraire en Terre d'Aude* (1936), qui raconte ces parties de pêche :

« Une autre distraction sportive, sur l'étang, c'est la pêche miraculeuse, au bateau-vanne. Chaque trois mois, environ, on cure les canaux d'irrigation, un bateau en fer à fond plat fait vanne et arrête les eaux ; il descend, poussé par le courant, en raclant le fond vaseux de sa pelle d'acier. Les eaux, au devant, s'écoulent vivement et emportent terres et herbages. Le poisson, troublé dans sa tranquillité, croit qu'il va être privé d'eau et remonte ce torrent. Alors, de la berge, avec de grandes épuisettes, on n'a qu'à pêcher : chaque coup ramène une belle friture de goujons, de barbeaux, d'anguilles ; c'est par seaux que le poisson peut se prendre. ».

Deux barques couplées, avec leurs grandes lames frontales (collection Camman)



Sur cette photo, on voit le chevron au premier plan qui couple les barques et on distingue le volant qui régule la pression de l'eau (collection Camman)

Quand le curage est terminé, les barques sont remontées à contre-courant par un cheval. Mené par un troisième ouvrier, l'animal est harnaché à des chaines et marche sur la berge.

Si la rigole n'a pas été récurée depuis longtemps par les barques et qu'elle est trop encombrée de végétation, deux hommes procèdent au faucardage. Chacun sur une rive, ils avancent à contre courant en imprimant un mouvement de va et vient à une longue chaine

(9 mètres) composée de lames de faux. Les plantes aquatiques fauchées sont récupérées en aval puis brulées pour ne pas qu'elles entravent la roue du moulin installé sur la rigole de l'Aiguille à Puichéric.

Jean Girou[6] résume en quelques mots ce paragraphe :

« Le principal propriétaire [de l'étang] est un véritable ingénieur qui a combiné la carte des eaux, le régime des canaux, la circulation des ruisseaux ; ».

Les quelques chemins existants dans l'étang sont irréguliers, défoncés et de vrais bourbiers par temps de pluie. Joseph organise leur nivellement, en trace de nouveaux, toujours rectilignes. Aux dires de sa famille, il ne supporte pas qu'un chemin soit sinueux, pentu ou bosselé ! Les canaux d'irrigation, eux aussi, doivent être droits. Un jour où Joseph Camman reproche à un ouvrier de ne pas creuser droit, ce dernier lui répond en patois : « l'aigo se plego » (« l'eau, elle se plie »).

Il fait aussi planter des longues rangées de cyprès, afin de retenir les berges des canaux et de couper le vent.

Jusqu'alors, quand un chemin rencontre un canal, le passage se fait à gué. Cela ne convient pas à M. Camman qui dessine entièrement des ponts, que l'on peut encore voir de nos jours. Il en conçoit les moindres détails, y compris les margelles en fer rond et des passages métalliques sur les ponts en pierre pour les chaines tirées par les chevaux quand ils remontent les barques de curage.

Quand il ne parcourt pas l'étang au guidon de sa moto (ce qui lui vaut le surnom de « fat dé l'estanh », « fou de l'étang »), Joseph met souvent la main à la patte, ce qui provoque un jour un petit quiproquo. Un employé des Postes doit remettre à M. Camman un recommandé et refuse d'abord de le lui donner car il n'imagine pas que cet homme couvert de cambouis puisse être le propriétaire d'un tel domaine !

[6] Dans *L'itinéraire en terre d'Aude*

5 – La mise en culture

Tous ces travaux finissent par porter leurs fruits : de nombreux canaux sont creusés, d'autres gagnent jusqu'à 80 cm de profondeur et les terres sont de nouveau durablement asséchées. De gigantesques champs redeviennent exploitables et nécessitent des labourages et des défrichements intensifs. Les charrues à bascule sont utilisées jour et nuit, à la lumière de puissants projecteurs, pour creuser de profonds sillons et arracher dans de fracassants craquements les gigantesques roseaux qui poussent partout.

Les champs sont ensuite ensemencés de blé (environ 300 ha), ou plus tardivement plantés de vigne (environ 150 ha). On fait aussi pousser de l'avoine pour nourrir la cinquantaine de chevaux et de la luzerne pour la trentaine de vaches répartis dans les métairies.

Joseph Camman est un des premiers à acheter en 1930 des tracteurs américains Deering, importés en France depuis la fin de la 1ère guerre mondiale.

Les travaux des champs se faisaient avec des moissonneuses-batteuses tractées par des tracteurs Deering (collection Camman)

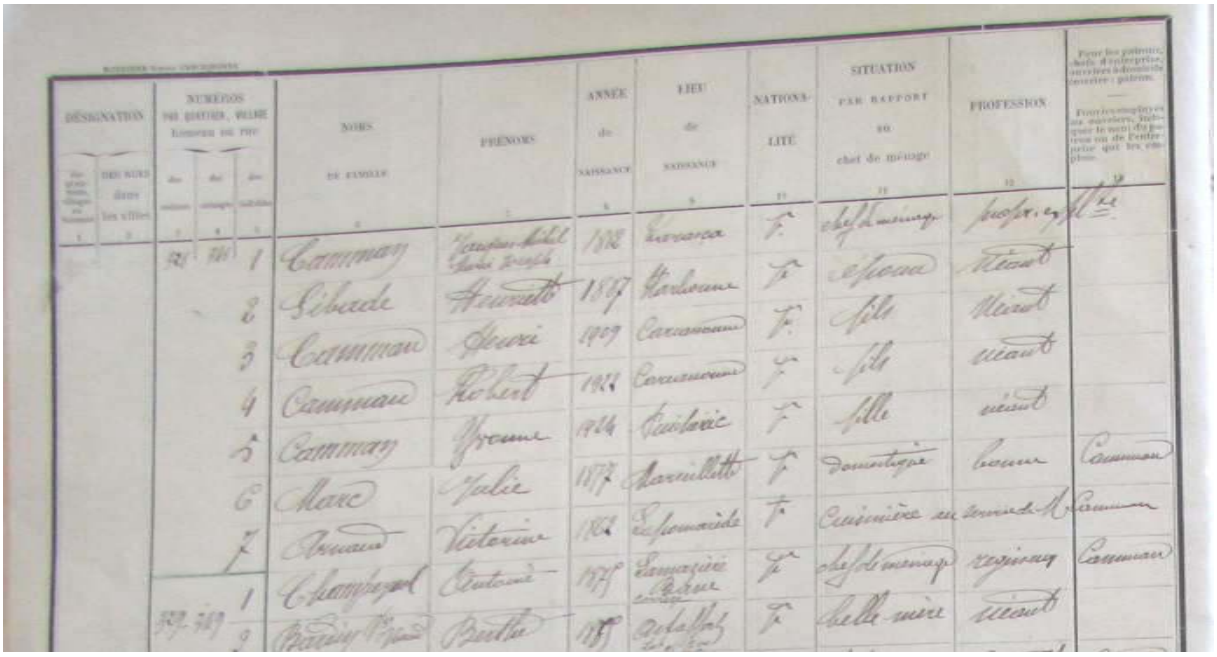
(collection Camman)

Entre les treuils électriques, les tracteurs, les moissonneuses-batteuses, le domaine de l'étang dispose du matériel le plus moderne pour l'époque.

Certains terrains ne sont pas exploitables dès leur assèchement : le sol est toujours imprégné de sel. Autour de la métairie de l'Isthme notamment, les terrains sont longtemps restés blancs à cause des efflorescences salines : il faut donc laver ces terrains pour les débarrasser du sel qui tue la végétation.

6 – La vie dans l'étang

Au recensement de 1926[7], on dénombre 304 personnes qui vivent dans le domaine de l'étang des Camman, dont 148 sont « actives ». Elles sont réparties en 71 familles, 33 françaises, 31 espagnoles, 6 italiennes et une tunisienne. Hommes, femmes et enfants vivent ainsi dans une sorte de village à part entière. Rien qu'au magasin, il n'y a pas de moins de 85 personnes !



Extrait du recensement de Puichéric de 1926, section le Magasin
(Archives Départementales de Carcassonne, cote 6 MD 392)

Après la mobilisation générale de 1914, il y a pénurie de main-d'œuvre dans le pays. Le Service de l'organisation des travailleurs coloniaux (SOTC) fait venir en France des ouvriers tunisiens : il y en aura une quinzaine dans l'étang, menés à la trique (littéralement) par leur chef. Le SOTC édite des notices dans le but d'aider à gérer cette main-d'œuvre et à éviter les rixes, qu'elles soient entre travailleurs coloniaux ou avec les populations françaises. Ces textes d'une autre époque sont parsemés d'idées raciales : « les tunisiens (…) embauchés comme manœuvres, sont susceptibles de rendre les plus utiles services ». Joseph Camman obtient une permission lui permettant de revenir à l'étang s'occuper du battage du blé. Un soir, un ouvrier tunisien manque à l'appel, Camman et un régisseur partent à sa recherche, équipés d'une lanterne. Ils trouvent le corps du tunisien, la gorge tranchée, vraisemblablement par un autre compatriote. En 1926, il reste dans l'étang une seule famille de trois tunisiens, dans la métairie de la Jonction.

De nombreux ouvriers italiens, de la région de la plaine du Pô, viennent dans les années vingt, comme les familles Berto de Massanzago, Pallaro de Loreggia (deux villes distances de 9 km l'une de l'autre, près de Padoue), et Soffiati de Nogara près de Vérone. Ils ont une grande expérience de l'irrigation et importent la pelle italienne, dont la forme étroite permet

[7] Pour le recensement complet de 1926, voir annexe 2

de creuser efficacement de petits ruisseaux d'écoulement. La plupart de ses familles sont restées dans la région et ont fait souche.

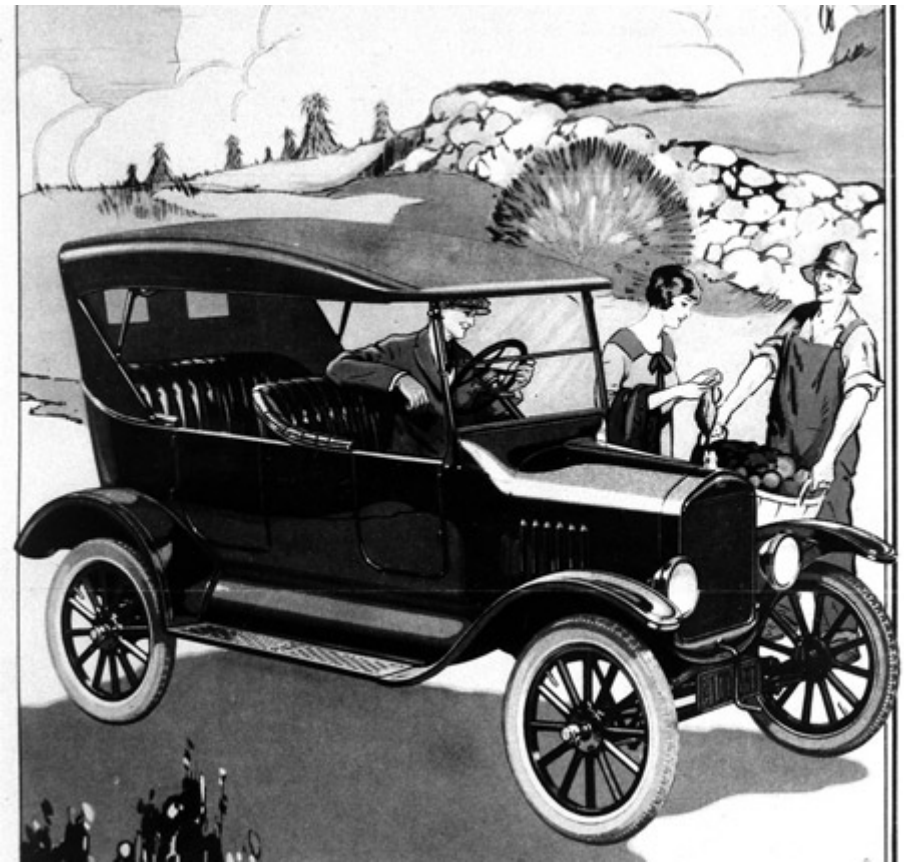
Depuis 1914, il y a une forte immigration espagnole dans le Midi de la France : les ouvriers espagnols sont souvent venus d'abord en tant que saisonniers pour les vendanges. L'Espagne n'a pas participé à la guerre et vend de nombreux produits aux pays engagés dans le conflit, ce qui provoque une augmentation des prix dramatique pour sa population. Quand ces espagnols rentrent au pays en 1918, ils s'aperçoivent que la situation n'a guère évolué et beaucoup repartent définitivement vers la France. En 1926, presque la moitié des familles de l'étang sont espagnoles.

Outre la diversité des nationalités, il y a un grand nombre de corps de métiers : il y a tout à l'étang de Marseillette, le domaine est autonome et n'a pas besoin de main-d'œuvre extérieure. En 1926, on peut recenser dans les métairies des Camman[8] :

- 66 cultivateurs,
- 36 ouvrières agricoles (la plupart épouses de cultivateurs),
- 25 ouvriers agricoles (surtout de très jeunes hommes),
- 5 régisseurs,
- 3 chauffeurs,
- 2 gardes (dont le travail consiste à gérer la distribution de l'eau),
- 2 domestiques et 1 cuisinière (au magasin),
- 2 forgerons,
- 1 charron (fabriquant notamment des charrettes en bois),
- 1 bourrelier (qui travaille le cuir, fabrique des selles…),
- 1 maçon,
- 1 homme de chai,
- 1 électricien,
- 1 jardinier,
- 1 comptable.

Le domaine dispose aussi de ses propres « services d'urgence » : en cas de sinistre, on ne peut pas à l'époque compter sur un réseau de pompiers aussi développé qu'aujourd'hui. À l'étang, on dispose d'une pompe à incendie, matériel que n'a pas le village voisin de Puichéric par exemple. En cas d'inondation, c'est le personnel de l'étang qui porte assistance aux personnes sinistrées ou isolées par les eaux, à bord de barques. Joseph Camman aménage même sa Ford T pour pouvoir transporter des blessés jusqu'à l'hôpital de Carcassonne ! Un brancard peut être disposé à l'arrière de la voiture (dans le sens de la largeur) et on peut aussi enlever le dossier du siège passager avant pour allonger le blessé en longueur avec la tête reposant sur le siège. Fin 1942, M. Camman transporte une employée atteinte du tétanos à l'hôpital de Carcassonne, alors que les Allemands viennent de rompre la ligne de démarcation. Elle survivra à la maladie.

[8] Plagette, Boriette, Jonction, le Magasin, le Jardin (toutes à Puichéric), le Loup (à Aigues-Vives), l'Isthme et Naudy (à Marseillette), la Resclause (à Saint-Frichoux) et la Vigne (à Rieux-Minervois)



Publicité américaine de la Ford T, vers 1915

Toutes les personnes vivant dans l'étang ne font pas qu'y travailler : les loisirs existent fort heureusement !

Dans de nombreuses familles, on cultive un jardin privé, c'est souvent une occupation pour les « vieux » qui après la retraite restent vivre au sein de leur famille.

Le dimanche, les hommes peuvent chasser (le canard surtout) sur l'étang, avec un permis de chasse délivré par le régisseur général. Jean Girou[9] écrit en 1936 :

« Marseillette, de ce fait, est un pays de chasse. Dans les nuits de pleine lune, l'hiver, on chasse le canard au tonneau. Imaginez un grand foudre, enfoncé droit dans la terre ; à travers les douves, on a ouvert des guichets de tir, au ras des deux pièces d'eau qui l'entourent. Deux chasseurs y contiennent à l'aise. Les canards appelants sont fixés sur la nappe d'eau et appellent les canards sauvages qui passent dans le ciel éclairé de lune. ».

Le quotidien est aussi amélioré par la pêche : « au panier » à l'usine de Naudy, lors des curages des canaux ou tout simplement à la canne ou la nasse. Les anguilles ne manquent pas dans les trous creusés dans les berges des canaux.

Le 15 août, les jeunes du domaine organisent la fête de l'étang dans le hangar du Magasin : à cette occasion, on fait venir un orchestre de la région. On ne manque pas de se « vanter » quand la fête de l'étang attire plus de monde que celle de Puichéric qui se déroule le même jour !

Tous les dimanches après-midi, les jeunes vont danser à la métairie de Boriette et d'autres petites fêtes moins importantes ont lieu, notamment au moment des vendanges où

[9] Dans *L'itinéraire en terre d'Aude*

la population gonfle avec les saisonniers : ce sont alors des ouvriers du domaine qui jouent de l'accordéon ou de la batterie pour animer le bal. On imagine les couples qui ont dû se former lors de ces soirées…

Dans les années trente, les survols de l'étang sont nombreux par les avions car le Canal du Midi et l'étang qu'il longe sont des repères visibles du ciel à une époque où les instruments de navigation se bornent à une boussole.

En novembre 1930, un hydravion militaire en difficulté (sa direction est bloquée) croit pouvoir se poser en voyant des terres immergées depuis le ciel, sans comprendre qu'il n'y a que quelques centimètres d'eau. Son flotteur gauche se bloque dans une rigole près de la Jonction et l'hydravion se retrouve presqu'intact, posé légèrement penché dans la boue. Ses douze membres d'équipage, dont un lieutenant, sont sains et saufs. Pendant une quinzaine de jours, ils sont logés et nourris par les Camman et apprécient les caves à vin du domaine. Ils reçoivent par radio l'ordre de ramener les moteurs de l'avion mais de laisser la carlingue. L'équipe des treuils donne un coup de main aux soldats pour démonter les moteurs. Plus tard, les ailes de l'avion sont démontées et servent de toit au poulailler, tandis que la carlingue devient un formidable terrain de jeu pour le jeune Robert Camman. L'hydravion n'atteindra donc jamais sa base de Cherbourg.

Quelques années plus tard, un pilote de l'armée française quitte Toulon pour rallier Paris à bord de son avion. Il y a beaucoup de brouillard et, perdu, il se pose dans l'étang pour « demander son chemin » car il s'étonne de ne pas avoir vu le Rhône ! Le pilote déjeune chez les Camman et désire repartir, mais il lui faut du carburant d'avion et de l'air comprimé pour redémarrer son avion. Une chance pour ce militaire d'être tombé dans un domaine où on trouve tout : il reste un bidon rempli du kérosène de l'hydravion tombé quelques années auparavant ! Quant à l'air comprimé, on s'en sert dans l'étang pour monter en pression des bouteilles de traitement pour les vignes (portées par les chevaux). C'est le fils aîné de Joseph, Henri, qui redémarre l'engin (il l'a peut-être appris lors de son service militaire ?) : le pilote ne connait rien à la mécanique.

Cette photo montre un autre pilote français qui passe quelques jours au domaine après un problème d'avion.

Le pilote et son biplan, peut-être un Nieuport 17 (collection Camman)

7 – Le départ des Camman

La France subit une grave crise économique depuis 1931 : elle connaît de fortes hausses de prix et une augmentation du chômage. Quand le Front Populaire prend les rennes du pays, il taxe plus sévèrement la partie la plus « riche » de la population, notamment les grandes propriétés agricoles aux rendements élevés, comme on en trouve en Algérie. Les lois promulguées deviennent un handicap pour le domaine de l'étang, qui produit de trop grandes quantités de blé et de vin. À partir d'une certaine quantité de vin produit, l'état en fait distiller une partie qu'il rachète à très bas prix. Plus la production est importante et plus la proportion de vin distillé augmente : ainsi pendant trois ans, les Camman ont vendu plus de la moitié de leur vin à l'état.

Le 12 septembre 1941, la famille Camman revend la majeure partie du domaine de l'étang à un banquier parisien, André Goulin. Pour 8 millions de francs, il acquiert 740 ha, avec les métairies, le matériel et l'usine électrique. Les Camman conservent la métairie de l'Isthme et de Saint-Félix et quittent le Magasin pour s'installer à Pelletier (qui appartient à la famille d'Henriette Sibade).

Sur les conseils de Joseph Camman, Jean Bonnery, de Puichéric, sera nommé régisseur du domaine.

En 1965, il sera revendu à la SAFER.

Remerciements à :

- La famille Camman pour son accueil ;
- L'entraide généalogique de Pau, de Paris et du Caran pour les documents qu'ils m'ont fournis ;
- Les Archives Départementales de l'Aude pour leur aide et leurs conseils ;
- L'Association Histoire d'Aigues-Vives pour son soutien ;
- Jean-Marie Cassignol pour son rôle « d'entremetteur » ;
- Agnès Monié, André Soffiati et Pierre-Yves Gouiffès pour leurs relectures attentives.
- Jacqueline Véran (née Maugard) pour les documents sur son grand-père Jacques Maugard.

Bibliographie non exhaustive

- *L'étang de Marseillette : étude historique, géographique, économique*, par René Fronzes, vers 1950 ;
- *Histoire de l'étang asséché de Marseillett*e, par Rolland Bonnery, 1993 ;
- *Monographie d'Aigues-Vive*s, par l'Abbé Uthéza, 1904 ;
- *Cartulaire et archives de l'ancien diocèse de Carcassonne*, par Alphonse Mahul, 1895 ;
- *L'étang de Marseillette,* par François de Chabert, tiré de la revue *Société Languedocienne de Géographie, 3ème série, tome 14,* 1980 ;
- *L'itinéraire en terre d'Aude, par Jean Girou, 1936.*

Annexe 1 : le labourage électrique

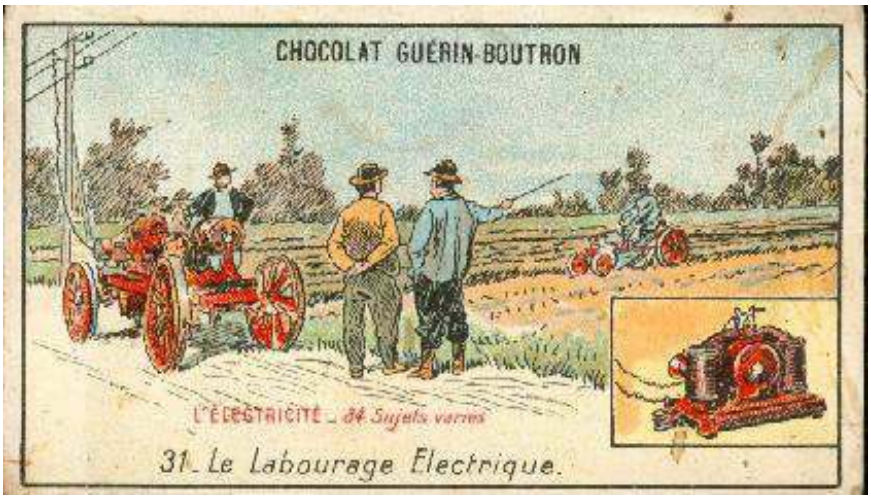
Le labourage électrique existe un peu partout dans le monde, la firme Liebig l'a illustré dans ses cartes publicitaires, au milieu d'autres labourages exotiques utilisant les chameaux ou les éléphants.

Carte publicitaire Liebig de 1900

Voici ce que l'on peut lire au dos de la carte :

*« **Le labourage à l'électricité** – L'une des applications les plus intéressantes de l'électricité est son utilisation pour l'agriculture, notamment pour le labourage. Des deux systèmes en usage l'un consiste dans l'emploi de deux moteurs électriques mobiles, placés à distance qui alternativement attirent la charrue de leur côté. Suivant l'autre méthode le moteur en combinaison avec la charrue met en mouvement une roue dentée sur laquelle passe une chaîne dont les bouts sont ancrés dans le sol. Chaque fois qu'on entame un nouveau sillon, la chaîne est déplacée. »*

La carte suivante des chocolats Guérin montre un treuil et une charrue beaucoup moins ressemblants à ceux utilisés dans l'étang de Marseillette.



Carte publicitaire Chocolat Guérin-Boutron

En France, il existe d'autres exploitations qui utilisaient le labourage électrique : par exemple à Arcachon, Émile LEBERT dispose d'une usine hydroélectrique et défriche avec des treuils électriques dès 1909.

En Haute-Garonne, on l'enseigne dans l'École Régionale d'Agriculture si l'on en croit cette carte postale (année inconnue) :

Carte Postale sur l'École Régionale d'Agriculture à Ondes (31)

La revue scientifique *Nature* nous apprend en 1903 que l'Allemagne est très en avance sur le labourage électrique. Voici l'article dans son intégralité :

LABOURAGE ÉLECTRIQUE

De tous les travaux des champs, le labourage est le plus important. Aussi est-ce sur lui que se sont concentrés les efforts des constructeurs-électriciens pour introduire les machines électriques dans l'agriculture ; c'est aussi là qu'ils ont rencontré le plus de difficultés. L'Allemagne surtout s'est préoccupée de ce problème et l'a résolu avec bonheur. Le labourage électrique est désormais du domaine des choses pratiques. Nous ne rappellerons que pour mémoire la « laboureuse » de M. Taillade, la charrue à touage de Zimmermann, celle à double treuil de Félix et Chrétien, celle pour vignobles de Ben-Sala, etc., pour nous arrêter aux systèmes les plus modernes. Parmi les constructeurs qui se sont le plus occupés du labourage électrique, nous citerons d'abord la Société Siemens-Schückert. Dès 1895, la maison Schückert, de Nuremberg, essaya le système Dollberg à deux moteurs. Deux ans après, elle adoptait le système Brutschke.

Avant de faire connaître les particularités de ces systèmes, nous ferons remarquer que les charrues électriques modernes se ramènent à deux types : celui à un moteur et celui à deux moteurs. Le type à un moteur se compose de trois parties. D'abord, la charrue proprement dite, qui est ordinairement à bascule et à socs multiples. L'une des séries de socs sert à labourer dans un sens, l'autre série dans le sens contraire. Arrivé à l'extrémité d'un sillon, on fait basculer la charrue pour mettre en action la série de socs relevée pendant le trajet précédent. La seconde partie est le truck à ancres qui sert de point d'appui au câble qui traine la charrue. Il est pourvu du côté opposé à celui où s'exerce la traction de griffes ou ancres qui se fixent dans le sol et se relèvent à l'aide de palans lorsque le char à ancres doit avancer. La figure 2 montre le char à ancre de la charrue à un moteur Siemens-Schückert.

Le troisième organe est le truck moteur pourvu d'un moteur électrique et d'un treuil à une ou deux bobines sur lesquelles s'enroule le câble tracteur. La figure 1 montre le truck moteur Siemens-Schückert. Le type à deux moteurs se distingue du type à un moteur en ce que les ancres sont remplacées par un second truck moteur, de sorte que la charrue est traînée alternativement par un moteur, puis par l'autre. Dans ce cas, le mécanisme des chars moteurs est un peu plus simple. Un seul tambour suffit alors à l'enroulement du treuil.

Le type à un moteur convient surtout aux labourages peu profonds et en terrain léger ; le type à deux moteurs aux labourages profonds (30 à 35 centimètres) en terre lourde.

Quel que soit le type adopté, le courant est amené aux électromoteurs par une conduite aérienne sur poteaux terminée par des prises de courant, telles que celles, par exemple, du système Siemens-Schückert, que l'on voit dans la figure 3. Suivant les cas, le courant employé est continu ou alternatif.

Revenons maintenant aux caractéristiques des charrues électriques des différentes maisons. Dans le système Dollberg, le treuil était actionné par l'intermédiaire d'une courroie. Ce système avait le désavantage de nécessiter des rails. Il fut remplacé par le système Brutschke à un ou deux moteurs. Le châssis du truck à ancres est en fer et porté par quatre roues larges et fortes. Une poulie, portée par un cadre fixé dans une glissière parallèle aux essieux, sert à guider le câble. Le câble tracteur part d'un des tambours du truck moteur, passe sur la poulie du truck à ancres, qui sert de point d'appui, et revient au second tambour. Lorsque la charrue se dirige vers le moteur, le truck à ancres est déchargé, les ancres se relèvent automatiquement et le truck se met en position pour le sillon suivant. Avec un moteur, la longueur des sillons est de 300 à 350 mètres ; avec deux moteurs elle est de 400 à 500 mètres.

Après la charrue électrique Siemens-Schückert, nous citerons celle de Eckert, dont la partie électrique sort des ateliers de la Société d'électricité « Union » de Berlin. Elle est à deux moteurs. La longueur maximum des sillons est de 500 mètres. L'électromoteur est hermétiquement fermé. Il actionne soit le treuil, soit les roues du véhicule.

Les charrues de la Société « Hélios », de Cologne, sont à un ou à deux moteurs. Comme dans la plupart des autres systèmes, les roues des divers trucks sont pourvues de dispositifs spéciaux pour assurer l'adhérence au sol.

M. A. Borsig, de Berlin, construit des charrues à un moteur. L'électromoteur a une force de 40 chevaux. La voiture portant le treuil est automotrice. Au truck à ancres, le câble tracteur s'enroule autour d'un tambour. Le point d'appui est constitué par une ancre à 4 griffes. Lorsque la charrue revient vers le moteur, le brin mou du câble actionne un engrenage qui relève les ancres et les fait avancer jusqu'au sillon suivant.

Les appareils de labourage électrique de Förster et ceux du colonel Bussière n'ayant pas été reconnus pratiques, par suite de leur manque de stabilité, de leur poids excessif, etc., nous nous bornerons à les citer pour mémoire.

Le système Brutschke nous semble avoir reçu les plus nombreuses applications. Il s'emploie notamment dans le domaine de Marschwitz. Le courant triphasé à 1500 volts est fourni par une station centrale hydro-électrique. L'électromoteur de la charrue a une force de 50 chevaux. A Ikervar, en Hongrie, le courant est également fourni par une station centrale hydro-électrique. Le réglage de la tension est automatique. A Catlenbourg, on utilise l'excès de force d'un moulin. Le courant est du triphasé à 1000 volts. On peut labourer à 800 mètres des prises de courant. On y travaille également la nuit. A Taïkowitz, en Autriche, l'énergie est fournie par la Jermeritza. Comme elle est relativement petite (40 H.P.), on a préféré le système à un moteur.

Le système de la Société « Hélios » s'emploie notamment dans les fermes modèles qu'elle a établies. A Quednau, la charrue travaille avec deux moteurs. La puissance nécessaire est de 60 chevaux effectifs. La profondeur des sillons est de 36 centimètres. La terre est dure. La tension du courant est de 550 volts. L'énergie est fournie par une machine à vapeur qui actionne une dynamo à courant continu. Voici quelques résultats obtenus. A Taïkowitz, la vitesse est de $1^{m},6$ par seconde, la profondeur des sillons 25 à 30 centimètres, la surface labourée par jour $3^{hect.}$ 50^{ares} ou $5^{hect.}$ 70^{ares} pour les labourages superficiels. A Praforeano, on labourait 3 hectares en 10 heures; à Halle-sur-Saale, avec la charrue Zimmermann, 4 à 5 hectares; à Diedrichshagen, avec le système Dollberg, $4^{hect.}$ 35^{ares}, toujours en dix heures. Partout on a constaté une notable économie et une surproduction, due au défonçage, que M. Renaud estime à 20 pour 100 pour le blé, 35 pour 100 pour l'orge, 26 pour 100 pour les betteraves. Le prix de revient exact n'est pas encore bien établi d'une façon générale. Cela tient à la différence des conditions où se sont faites les expériences. D'après M. Brutschke, il serait, tout compris, de $25^{fr},89$ l'hectare. D'après M. Ringelmann, il s'élèverait à $38^{fr},62$, ou bien à $25^{fr},75$, si l'on parvenait à labourer 6 hectares au lieu de 4 par journée de 10 heures.

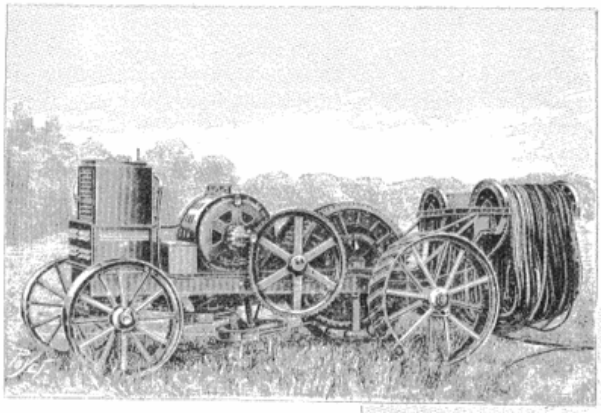


Fig. 1. Truck moteur pour treuil.

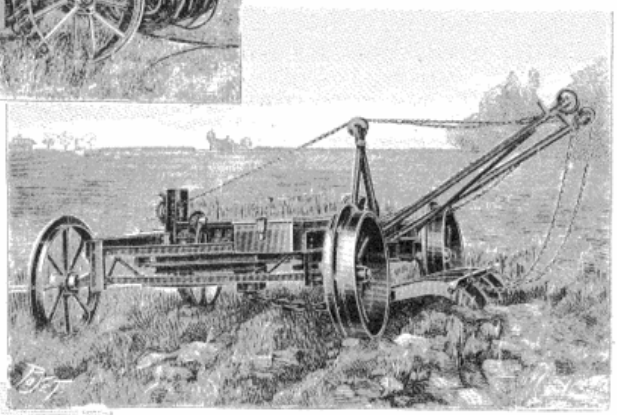


Fig. 2. — Char à ancre.

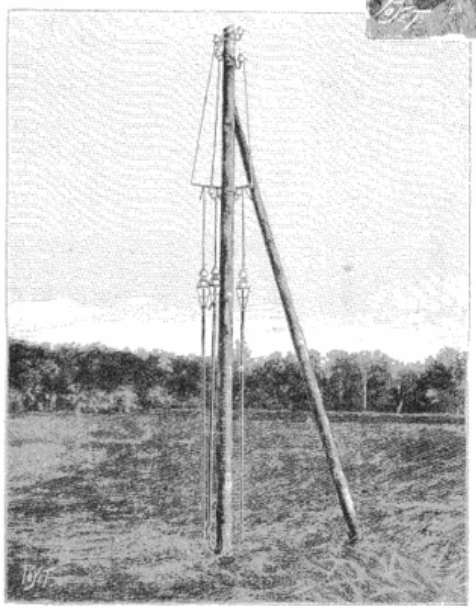


Fig. 3. — Mât avec contacts pendants.

Les frais de premier établissement sont assez élevés. Le système à deux moteurs coûte de 44 000 à 65 000 francs. Une telle immobilisation de capital ne se justifie donc que si les conditions et la disposition du terrain sont très favorables. Ce sera, par exemple, le cas lorsque la surface à labourer se composera d'une terre lourde et fertile, susceptible d'un grand rapport.

L'exploitation se soldera par une diminution des frais de production et parfois par une augmentation de la production. Le labourage électrique convient en outre parfaitement lorsqu'une même charrue peut desservir plusieurs fermes moyennant redevance.

Comme cette dernière solution est extrêmement facile et les avantages du labourage électrique très importants, il n'est pas téméraire de prévoir pour celui-ci un avenir brillant et d'en attendre de grands progrès dans l'art de cultiver la terre.

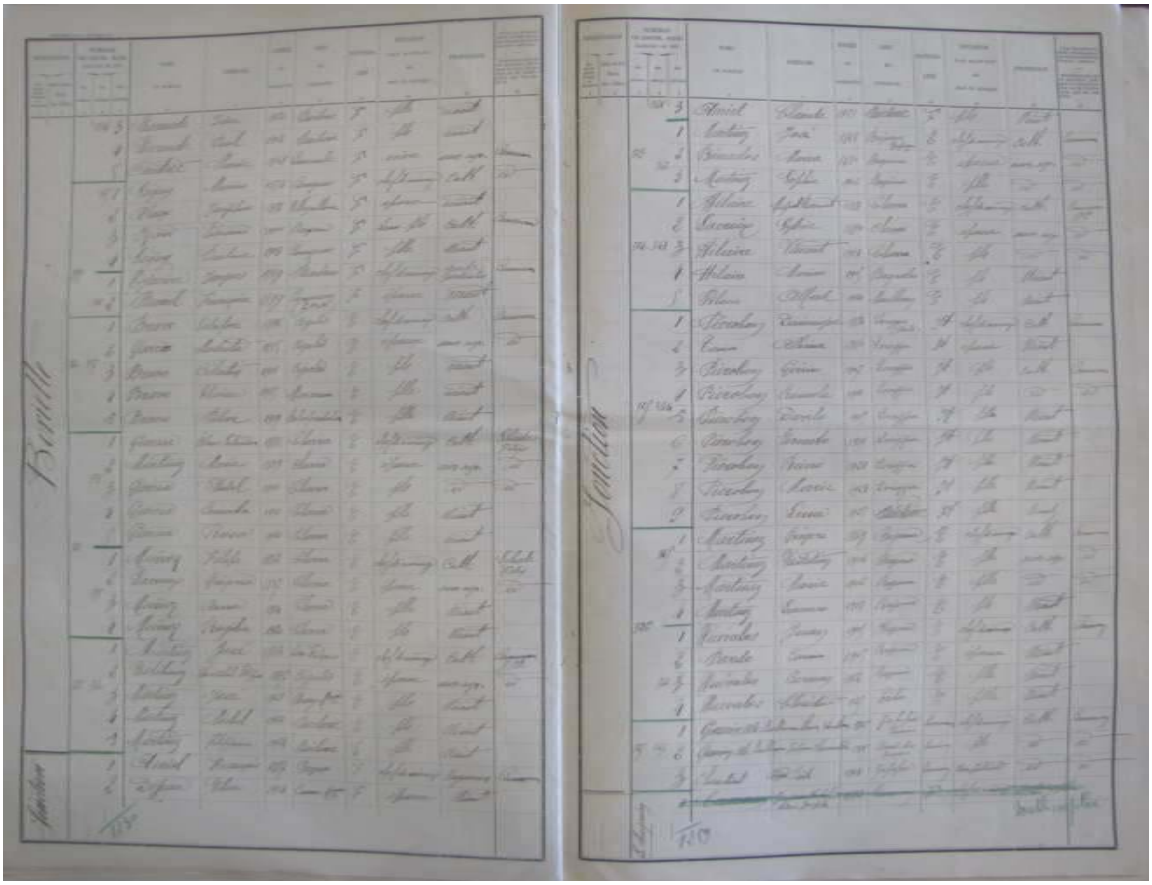
ÉMILE GUARINI.

Voici une publicité tirée d'une revue de 1919 :

Annexe 2 : les recensements de 1926

Cette annexe est un relevé des listes nominatives de 1926 concernant les métairies du domaine des Camman. Il est donc composé d'extraits des listes de Puichéric, Marseillette, Aigues-Vives, Saint-Frichoux et Rieux-Minervois. Les recensements se font tous les cinq ans, sauf en cas d'évènements graves. Ainsi, il n'y a pas eu de recensement en 1916 et 1921.

Les listes sont établies par des personnes qui n'étaient pas forcément « douées » en orthographe ou en géographie. Elles contiennent donc des erreurs sur les noms de familles, les prénoms, les lieux de naissance.



Deux pages du recensement de Puichéric de 1926, sections Boriette et Jonction
(Archives Départementales de Carcassonne, cote 6 MD 392)

Plagette (Puichéric) : 4 familles dans 3 logements d'ouvriers

Nom de famille	Prénom	Année de naissance	Lieu de naissance	Nationalité	Situation par rapport au chef de ménage	Profession
Manzano	Amédéo	1888	Sebagos ?	E	chef de ménage	cultivateur
Arnaud	Marie	1888	Tieugan	E	épouse	ouvrière agricole
Manzano	Léandro	1860	Sebagos ?	E	père	cultivateur
Arnaud Veuve Vicedio	Carmen	1900	Valencia	E	belle-sœur	ouvrière agricole
Barengo	Octavio	1880	Crova	It	chef de ménage	cultivateur
Rigazio	Maria	1882	Cigliano	It	épouse	néant
Barengo	Antoinette	1908	Turin	It	fille	ouvrière agricole
Barengo	Céline	1911	Turin	It	fille	ouvrière agricole
Barengo	Marius	1909	Turin	It	fils	cultivateur
Barengo	Jeanne	1914	Puichéric	It	fille	néant
Moralès	François	1898	Granda di Roca	E	chef de ménage	cultivateur
Moralès	Joaquim	1904	Granda di Roca	E	frère	cultivateur
Couteuno	Joséphine	1869	Granda di Roca	E	mère	ouvrière agricole
Santiago	Pardo	1890	Alba	E	chef de ménage	cultivateur
Garcia	Dolorès	1901	Alba	E	mère	ouvrière agricole
Santiago	Marie	1919	Alba	E	fille	néant
Santiago	Rose	1922	Alba	E	fille	néant

Boriette (Puichéric) : 8 familles (dont 2 travaillent pour les Sibade) dans 5 logements d'ouvriers

Nom de famille	Prénom	Année de naissance	Lieu de naissance	Nationalité	Situation par rapport au chef de ménage	Profession
Taillades	Jean Victor	1870	Olargues	F	chef de ménage	ouvrier maçon
Bénézech	Marie Louise	1877	Cessenon	F	épouse	néant
Escande	Albert	1890	Courtauly	F	chef de ménage	cultivateur
Izard	Yvonne	1892	Conilhac	F	épouse	néant
Escande	Irène	1920	Puichéric	F	fille	néant
Escande	Paul	1926	Puichéric	F	fils	néant
Oustric Vve Escande	Marie	1861	Lacombe	F	mère	ouvrière agricole
Séguy	Marius	1874	Conques	F	chef de ménage	cultivateur
Alaux	Joséphine	1877	Villegailhenc	F	épouse	néant
Izard	Edouard	1900	Preixan	F	beau-fils	cultivateur
Séguy	Pauline	1903	Conques	F	fille	néant
Tysseire	Jacques	1899	Badens	F	chef de ménage	garde particulier
Buriel	Françoise	1899	Caramany (PO)	F	épouse	néant
Bravo	Telesfore	1896	Cigalès	E	chef de ménage	cultivateur
Garcia	Modesta	1885	Cigalès	E	épouse	ouvrière agricole
Bravo	Célestin	1916	Cigalès	E	fils	néant
Bravo	Thérèse	1915	Marcaum	E	fille	néant
Bravo	Pilar	1919	Ribaforada	E	fille	néant
Martinez	José	1883	San-Fulgenio	E	chef de ménage	cultivateur
Estébanez	Félippina	1847	Cigalès	E	épouse	ouvrière agricole
Martinez	José	1921	Rieux-Minervois	E	fils	néant
Martinez	Michel	1922	Puichéric	E	fils	néant
Martinez	Félippina	1924	Puichéric	E	fille	néant

Jonction (Puichéric) : 7 familles dans 4 logements d'ouvriers et 1 logement de régisseur.

Nom de famille	Prénom	Année de naissance	Lieu de naissance	Nationalité	Situation par rapport au chef de ménage	Profession
Amiel	François	1897	Peyriac-Minervois	F	chef de ménage	régisseur
Déjean	Elise	1903	Caunes-Minervois	F	épouse	néant
Amiel	Claude	1923	Puichéric	F	fils	néant
Martinez	José	1868	Requena	E	chef de ménage	cultivateur
Bénaclos	Maria	1889	Requena	E	épouse	ouvrière agricole
Martinez	Sophie	1906	Requena	E	fille	ouvrière agricole
Hilaire	Miguel	1883	Chera	E	chef de ménage	cultivateur
Lacroix	Sylvie	1890	Chera	E	épouse	ouvrière agricole
Hilaire	Vincent	1913	Chera	E	fils	ouvrier agricole
Hilaire	Marius	1915	Bagnoles	E	fils	néant
Hilaire	Alfred	1920	Montbrun	E	fils	néant
Pierobon	Dominique	1884	Loreggia	It	chef de ménage	cultivateur
Tonin	Albina	1884	Loreggia	It	épouse	néant
Pierobon	Gerino	1907	Loreggia	It	fils	cultivateur
Pierobon	Romola	1911	Loreggia	It	fils	cultivateur
Pierobon	Devilo	1915	Loreggia	It	fille	néant
Pierobon	Ernesto	1919	Loreggia	It	fille	néant
Pierobon	Reino	1921	Loreggia	It	fille	néant
Pierobon	Marie	1923	Loreggia	It	fille	néant
Pierobon	Lina	1925	Puichéric	It	fille	néant
Martinez	Grégori	1869	Requena	E	chef de ménage	cultivateur
Martinez	Visitacion	1906	Requena	E	fille	ouvrière agricole
Martinez	Marie	1906	Requena	E	fille	ouvrière agricole
Martinez	Laurencia	1913	Requena	E	fils	néant
Huevalos	Juan	1905	Requena	E	chef de ménage	cultivateur
Pardo	Carmen	1905	Requena	E	épouse	néant
Huevalos	Carmen	1922	Requena	E	fille	néant
Huevalos	Christine	1925	Trèbes	E	fille	néant
Gossein Ali Balbroum	Heine Houlay	1865	Zefafra	Tu	chef de ménage	cultivateur
Gossein Ali Balbroum	Jaline Charmeki	1895	Beni-Dis	Tu	fils	cultivateur
Chouchant	Arad Saïd	1903	Zefafra	Tu	compatriote	cultivateur

Le Magasin 1/3 (Puichéric) : 17 familles, 1 logement pour régisseur et 14 pour ouvriers.

Nom de famille	Prénom	Année de naissance	Lieu de naissance	Nationalité	Situation par rapport au chef de ménage	Profession
Camman	Jacques Michel Marie Joseph	1882	Tarascon	F	chef de ménage	Propriétaire exploitant
Sibade	Henriette	1887	Narbonne	F	épouse	néant
Camman	Henri	1909	Carcassonne	F	fils	néant
Camman	Robert	1922	Carcassonne	F	fils	néant
Camman	Yvonne	1924	Puichéric	F	fille	néant
Marc	Julie	1877	Marseillette	F	domestique	bonne
Arnaud	Victorine	1862	Lapomarède	F	Cuisinière au service de M. Camman	
Champeyrol	Antoine	1875	Lamazière Basse Corrèze	F	chef de ménage	régisseur
Bardy Vve Viaud	Berthe	1875	Astaffort Lot et Garonne	F	belle-mère	néant
Raynaud	Marius	1875	Alet	F	chef de ménage	comptable
Saulet	Baptistine	1877	Avignonet	F	épouse	néant
Raynaud	Etienne	1902	Carcassonne	F	fils	cultivateur
Marestan	Philippe	1884	Toulouse	F	chef de ménage	charron
Audol	Marguerite	1890	Fenouillet Haute-Garonne	F	épouse	néant
Marestan	Madeleine	1910	Le Vernet	F	fille	ouvrière agricole
Marestan	François	1912	Fenouillet	F	fils	néant
Marestan	Jean Pascal	1919	Fenouillet	F	fils	néant
Régnier	Alice	1915	Fenouillet	F	nièce	néant
Monier	François	1889	Montferrand	F	chef de ménage	ouvrier jardinier
Sire	Claire	1891	Malves	F	épouse	néant
Monier	Marie Thérèse	1919	Malves	F	fille	néant
Giner	Gabriel	1879	Zuritia	E	chef de ménage	ouvrier forgeron
Garcia	Valentine	1879	Castelseras	E	épouse	néant
Giner	Grégoire	1903	Castelseras	E	fils	ouvrier forgeron
Giner	Pilar	1906	Castelseras	E	fille	ouvrière agricole
Giner	Joseph	1912	Puichéric	E	fils	néant
Giner	Reine	1925	Puichéric	E	fille	néant

Le Magasin 2/3 (Puichéric)

Nom de famille	Prénom	Année de naissance	Lieu de naissance	Nationalité	Situation par rapport au chef de ménage	Profession
Comoti	Georges	1884	Puichéric	F	chef de ménage	chauffeur
Goutte	Cécile	1888	Montséret	F	épouse	néant
Comoti	Thérèse	1911	Puichéric	F	fille	néant
Comoti	Joséphine	1919	Puichéric	F	fille	néant
Comoti	Georgette	1916	Puichéric	F	fille	néant
Comoti	Joseph	1919	Puichéric	F	fils	néant
Comoti	Odette	1921	Puichéric	F	fille	néant
Lopez	François	1884	San Mateo	E	chef de ménage	cultivateur
Granel	Thérèse	1883	San Mateo	E	épouse	ouvrière agricole
Lopez	Madeleine	1907	San Mateo	E	fille	ouvrière agricole
Lopez	Augustin	1909	San Mateo	E	fils	ouvrier agricole
Lopez	Françoise	1912	San Mateo	E	fille	ouvrière agricole
Lopez	Vincent	1915	San Mateo	E	fils	néant
Lopez	Carmen	1919	San Mateo	E	fille	néant
Matignon	Jean Baptiste	1871	Aunat (Aude)	F	chef de ménage	cultivateur
Pibouleau	Marie	1863	Montbel (Ariège)	F	épouse	néant
Granel	Joseph	1895	San Mateo	E	beau-fils	cultivateur
Matignon	Anna	1900	Rodome	E	fille	néant
Granel	Laurent	1922	Puichéric	E	petit-fils	néant
Gabinaud	Constantin	1878	Montgaillard	F	chef de ménage	régisseur
Cassagne	Louise	1887	Fitou	F	épouse	néant
Gabinaud	Constant	1909	Puichéric	F	fils	cultivateur
Gabinaud	Georgette	1913	Puichéric	F	fille	néant
Mounié	Henri	1885	Artigues	F	chef de ménage	Homme de chai
Asteng	Jeanne	1886	Tuchan	F	épouse	néant
Mounié	Antoine	1910	Tuchan	F	fils	cultivateur
Mounié	Juliette	1911	Puichéric	F	fille	néant
Mounié	Gaston	1913	Puichéric	F	fils	néant
Mounié	Henriette	1917	Puichéric	F	fille	néant

Le Magasin 3/3 (Puichéric)

Nom de famille	Prénom	Année de naissance	Lieu de naissance	Nationalité	Situation par rapport au chef de ménage	Profession
Ferrier	Pierre	1886	Trèbes	F	chef de ménage	cultivateur
Aversenc	Appolonie	1894	Francarville Haute Garonne	F	épouse	ouvrière agricole
Ferrier	Charles	1920	Puichéric	F	fils	néant
Ferrier	Auguste	1849	Puylaurens (Tarn)	F	père	cultivateur
Blayac	Camille	1891	Narbonne	F	chef de ménage	bourrelier
Fauran	Anna	1891	La Palme	F	épouse	néant
Blayac	Marie	1920	La Palme	F	fille	néant
Blayac	François	1923	La Palme	F	fils	néant
Raynaud	Paul	1892	Carcassonne	F	chef de ménage	domestique
Canal	Marie	1900	Naluya ?	F	épouse	néant
Raynaud	Elise	1921	Laure	F	fille	néant
Raynaud	Adrienne	1923	Laure	F	fille	néant
Raynaud	Marguerite	1924	Laure	F	fille	néant
Carayol	Emile	1874	Lacombe	F	chef de ménage	cultivateur
Carayol	Mélanie	1884	Lacombe	F	épouse	néant
Carayol	Marceau	1906	Lacombe	F	fils	cultivateur
Carayol	Germain	1908	Lacombe	F	fils	cultivateur
Carayol	Georges	1921	Rieux-Minervois	F	fils	néant
Alejo	Félix	1872	Reinosa	E	chef de ménage	cultivateur
Balbuena	Antoliona	1873	Reinosa	E	épouse	néant
Alejo	Feliciano	1898	Reinosa	E	fils	cultivateur
Alejo	Natividad	1904	Magas	E	fille	ouvrière agricole
Alejo	Leoncio	1908	Villabendas	E	fils	cultivateur
Alejo	Broulio	1911	Villabendas	E	fils	cultivateur
Alejo	Eléonore	1915	Cambieure (Aude)	E	fille	néant
Alejo	Irène	1918	Pennautier	E	fille	néant
Maury	Antoine	1871	Benabarré	E	chef de ménage	ouvrier agricole
Rascanière	Marie	1880	Badens	E	épouse	néant
Maury	Jean	1902	Rieux-Minervois	F	fils	cultivateur

Métairie du Jardin (Puichéric) : 8 familles dans 6 logements pour ouvriers.

Nom de famille	Prénom	Année de naissance	Lieu de naissance	Nationalité	Situation par rapport au chef de ménage	Profession
Maugard	Jacques	1888	Belcaire	F	chef de ménage	ouvrier électricien
Bez	Rosalie	1891	Belcaire	F	épouse	ouvrière agricole
Maugard	Joseph	1914	Belcaire	F	fils	néant
Granel	Vincent	1891	San Mateo	E	chef de ménage	cultivateur
Lopez	Lucie	1889	San Mateo	E	épouse	néant
Granel	Vincent	1917	San Mateo	E	fils	néant
Granel	Pilar	1919	San Mateo	E	fille	néant
Granel	Noëlle	1920	Puichéric	E	fille	néant
Granel	Juliette	1922	Puichéric	E	fille	néant
Lopez	Augustin	1892	San Mateo	E	chef de ménage	cultivateur
Granel	Pilar	1892	San Mateo	E	épouse	néant
Lopez	Victoire	1918	San Mateo	E	fille	néant
Lopez	Joseph	1922	Puichéric	E	fils	néant
Delpech	Pierre	1865	Belesta (PO)	F	chef de ménage	cultivateur
Clottes	Clotilde	1872	Cailhau	F	épouse	ouvrière agricole
Navarro	Joseph	1888	Novelda	E	chef de ménage	cultivateur
Navarro	Hélène	1888	Novelda	E	épouse	néant
Navarro	Joseph	1913	Novelda	E	fils	ouvrier agricole
Navarro	Joachim	1915	Novelda	E	fils	néant
Navarro	Emmanuel	1917	Boutenac	E	fils	néant
Navarro	François	1919	Novelda	E	fils	néant
Navarro	Hélène	1922	Boutenac	E	fille	néant
Garcia	Jean	1898	Aguilas	E	célibataire	cultivateur
Martinoli	Jean Charles	1879	Crova	It	chef de ménage	cultivateur
Crovell	Joséphine	1886	Rieux-Minervois	It	épouse	néant
Martinoli	Antoinette	1905	Puichéric	It	fille	ouvrière agricole
Martinoli	Henri	1916	Puichéric	It	fils	néant
Martinoli	Régine	1920	Puichéric	It	fille	néant
Martinoli	Antoine	1858	Crova	It	oncle	Cultivateur
Calduc	Baptiste	1886	San Mateo	E	chef de ménage	cultivateur
Lopez	Dolorès	1887	San Mateo	E	épouse	néant
Calduc	Jean Félix	1911	Carcassonne	E	fils	ouvrier agricole
Calduc	Ernesto	1912	San Mateo	E	fils	ouvrier agricole
Calduc	Dolorès	1915	San Mateo	E	fille	néant
Calduc	Marcelle	1918	San Mateo	E	fille	néant
Calduc	Françoise	1921	Puichéric	E	fille	néant

Naudy (Marseillette) : 7 familles dans 6 logements d'ouvriers.

Nom de famille	Prénom	Année de naissance	Lieu de naissance	Nationalité	Situation par rapport au chef de ménage	Profession
Guichou	Emile	1871	Albières	F	chef de ménage	cultivateur
Rivière	Albanie	1871	Sougraigne	F	épouse	néant
Rollon	Florentino	1877	Burgohondo	E	chef de ménage	ouvrier agricole
Del Rio	Juanna	1874	Burgohondo	E	épouse	néant
Rollon	Denise	1910	Burgohondo	E	fille	néant
Rollon	Clémentine	1914	Burgohondo	E	fille	néant
Rollon	Lucie	1916	Burgohondo	E	fille	néant
Cazau	Marie	1898	Payra-sur-l'Hers	F	chef de ménage	chauffeur
Lamarque	Rose	1898	Belesta (PO)	F	épouse	néant
Durupt	Constant	1875	Val d'Ajol	F	chef de ménage	chauffeur
Fresse	Maria	1883	Rupt-sur-Moselle	F	épouse	néant
Durupt	Fernande	1910	Rupt-sur-Moselle	F	Fille	néant
Coste	Antoine	1892	Almayose	E	chef de ménage	ouvrier agricole
Rosell	Carmen	1893	Almayose	E	épouse	néant
Coste	Antonin	1916	Almayose	E	fils	néant
Coste	Carmen	1921	Béziers	E	fille	néant
Coste	Henri	1922	Béziers	E	fils	néant
Coste	André	1925	Saint-Frichoux	E	fils	néant
Munor	Rollon	1895	Berghonos	E	chef de ménage	ouvrier agricole
Guerrero	Rosalina	1901	Aravelo	E	épouse	néant
Munor	Guerrera	1924	Berghonos	E	fils	néant
Rollon	Adèle	1874	Berghonos	E	belle-mère	néant
Mir	Jean	1870	Sainte-Gabelle	F	chef de ménage	ouvrier agricole
Mir	Paul	1898	Montréal	F	fils	ouvrier agricole

Isthme (Marseillette) : 6 familles dans 6 logements d'ouvriers.

Nom de famille	Prénom	Année de naissance	Lieu de naissance	Nationalité	Situation par rapport au chef de ménage	Profession
Lachèze	Joseph	1885	Joucou	F	chef de ménage	ouvrier agricole
Arnaud	Pauline	1890	Espéraza	F	épouse	néant
Lachèze	Marius	1912	Joucou	F	fils	néant
Lachèze	Joseéphine	1924	Marseillette	F	fille	néant
Alençon	Charles	1893	Paris	F	chef de ménage	garde particulier
Jalabert	Anne	1897	Carcassonne	F	épouse	néant
Berto	Louis	1878	Massanzago	It	chef de ménage	ouvrier agricole
Basso	Rosa	1879	Massanzago	It	épouse	néant
Berto	Gino	1902	Massanzago	It	fils	ouvrier agricole
Berto	Emile	1910	Massanzago	It	fils	ouvrier agricole
Berto	Santo	1914	Massanzago	It	fils	néant
Berto	Demitrio	1914	Massanzago	It	fils	néant
Berto	Albanie	1916	Massanzago	It	fille	néant
Berto	Alban	1922	Massanzago	It	fils	néant
Pallaro	Antoinette	1905	Loreggia	It	belle-fille	néant
Pellizon	Charles	1900	Massanzago	It	chef de ménage	ouvrier agricole
Berto	Irma	1903	Massanzago	It	épouse	ouvrière agricole
Pellizon	Alfred	1926	Marseillette	It	fils	néant
Pacareau	Gabriel	1866	Roquefeuil	F	chef de ménage	ouvrier agricole
Palanqui	Anasthasie	1880	Marsa	F	épouse	néant
Pacareau	Pierre Louis	1903	Marsa	F	fils	ouvrier agricole
Pacareau	Louise	1909	Belvis	F	fille	néant
Pacareau	Marie	1903	Belvis	F	fille	néant
Palanqui	Gustave	1903	Marsa	F	beau-frère	ouvrier agricole
Bertello	Jean	1878	Puichéric	F	chef de ménage	ouvrier agricole
Ournac	Hélène	1897	Pezens	F	épouse	néant
Bertello	Emilie	1920	Aigues-Vives	F	fille	néant

La Resclause (Saint-Frichoux) : 7 familles dans 4 logements d'ouvriers.

Nom de famille	Prénom	Année de naissance	Lieu de naissance	Nationalité	Situation par rapport au chef de ménage	Profession
Salles	Henri	1902	Montredon	F	chef de ménage	cultivateur
Salles	Adèle	1903	Tuchan	F	épouse	néant
Salles	Yvonne	1925	Saint-Frichoux	F	fille	néant
Mounié	Raphaël	1877	Artigues	F	chef de ménage	régisseur
Mounié	Marie	1880	Soulatgé	F	épouse	néant
Mounié	Prosper	1907	Dernacueillette	F	fils	néant
Mounié	Aristide	1909	Dernacueillette	F	fils	néant
Mounié	Marius	1914	Saint-Paul-de-Fenouillet	F	fils	néant
Mounié	Raymonde	1919	Saint-Frichoux	F	fille	néant
Mounié	Robert	1924	Saint-Frichoux	F	fils	néant
Molinier	Grégoire	1883	Catti	E	chef de ménage	cultivateur
Molinier	Domingo	1885	Benassac	E	épouse	néant
Molinier	Adèle	1921	Saint-Frichoux	E	fille	néant
Molinier	Vincent	1923	Saint-Frichoux	E	fils	néant
Mounié	François	1888	Artigues	F	chef de ménage	cultivateur
Mounié	Baptistine	1895	Cailla	F	épouse	néant
Mounié	Laurent	1921	Cailla	F	fils	néant
Mounié	Simon	1923	Cailla	F	fils	néant
Goutières	Eusebio	1876	Torea	E	chef de ménage	cultivateur
Goutières	Dolorés	1884	Corcaouero	E	épouse	ouvrière agricole
Goutières	Pierre	1904	Corcaouero	E	fils	ouvrier agricole
Goutières	Dolorès	1906	Albatere	E	fille	ouvrière agricole
Vidal	Manuel	1889	Espagne	E	chef de ménage	cultivateur
Lorente	José	1884	Areliena	E	chef de ménage	cultivateur

Le Loup (Aigues-Vives) : 2 familles dans 2 logements d'ouvriers

Nom de famille	Prénom	Année de naissance	Lieu de naissance	Nationalité	Situation par rapport au chef de ménage	Profession
Berger	Angélique	1885	Badens	F	chef de ménage	cultivateur
Ballussou	Jean Baptiste	1862	Lesparrou (Ariège)	F	oncle	cultivateur
Lanet	Adolphe	1907	Carcassonne	F	fils	cultivateur
Berto	Alexandre	1898	Massanzago	It	chef de ménage	cultivateur
Berto	Regina	1899	Massanzago	It	épouse	néant
Berto	Bruno	1924	Aigues-Vives	It	fils	néant

La Vigne (Rieux-Minervois) : 7 familles dans 1 logement de régisseur et 6 d'ouvriers.

Nom de famille	Prénom	Année de naissance	Lieu de naissance	Nationalité	Situation par rapport au chef de ménage	Profession
Coumès	Bénito	1883	San Mateo	E	chef de ménage	cultivateur
Coumès	Léonie	1882	Chert	E	épouse	ouvrière agricole
Coumès	Antoine	1908	Carcassonne	E	fils	cultivateur
Coumès	Voclie	1910	Carcassonne	E	fille	ouvrière agricole
Coumès	Emilie	1918	Carcassonne	E	fille	néant
Ferrères	Gaspart	1836	Chert	E	beau-père	néant
Ferrères	Baptiste	1870	San Georges	E	chef de ménage	cultivateur
Ferrères	Joaquine	1878	Chert	E	épouse	ouvrière agricole
Garcéra	Joaquine	1892	Chert	E	belle-mère	néant
Miraillès	Raphaël	1892	Rougat	E	chef de ménage	cultivateur
Miraillès	Salvadora	1885	Rougat	E	épouse	ouvrière agricole
Miraillès	Raphaël	1906	Rougat	E	fils	ouvrier agricole
Miraillès	Michel	1909	Rougat	E	fils	ouvrier agricole
Miraillès	Manuel	1916	Yelles	E	fils	néant
Miraillès	Joséphine	1918	Yelles	E	fille	néant
Miraillès	Jean	1922	Rougat	E	fils	néant
Sanmartin	Incarnation	1906	Baraçona	E	fille	ouvrière agricole
Sanmartin	Joseph	1925	Caux-et-Sauzens	E	petit-fils	néant
Roussel	Félix	1896	Brousse	F	chef de ménage	régisseur
Roussel	Madeleine	1886	Carcassonne	F	épouse	néant
Roussel	Alexandrine	1922	Carcassonne	F	fille	néant
Roussel	Marie	1924	Saint-Frichoux	F	fille	néant
Roussel	Louis	1925	Rieux-Minervois	F	fils	néant
Ferrères	Vincent	1901	San Georges	E	chef de ménage	cultivateur
Ferrères	Assomption	1901	Rurianno	E	épouse	néant
Artigues	Michel	1876	San Mateo	E	chef de ménage	cultivateur
Artigues	Dolorès	1875	San Mateo	E	épouse	ouvrière agricole
Artigues	Raymond	1909	San Mateo	E	fils	ouvrier agricole
Anton	Grégoire	1899	Pegnafiel	E	chef de ménage	cultivateur
Anton	Elvire	1907	San Georges	E	épouse	ouvrière agricole

4ème édition corrigée et augmentée

Achevé d'imprimer en juin 2014